

La jeunesse au coeur du travail pour la paix

Editeurs : Christiane Kayser et Flaubert Djateng



Construire la Paix

Service Civil Pour la Paix (SCP) / BfdW –
Mano River Region, Grands Lacs d’Afrique
et Cameroun



Construire la Paix

Brot für die Welt – Evangelischer Entwicklungsdienst (BfdW)
(Pain pour le Monde – Service protestant de Développement)
Financé par le BMZ (Bundesministerium für
Wirtschaftliche Zusammenarbeit – Ministère Allemand
pour la Coopération Economique)

La jeunesse au coeur du travail pour la paix

Brot für die Welt

Brot für die Welt – Evangelischer Entwicklungsdienst (BfdW) –
(Pain pour le Monde – Service protestant de Développement)

Financé par le BMZ (Bundesministerium für
Wirtschaftliche Zusammenarbeit – Ministère Allemand
pour la Coopération Economique)

zfd Ziviler Friedensdienst
Service civil pour la paix

Tous droits réservés pour tous pays

1^{ère} édition, Février 2014

Copyright © 2014 by SCP/BfdW,

Bafoussam, Berlin

Editeurs : Christiane Kayser et Flaubert Djateng

Traduction vers le français : Françoise Guerlin

Copyright photos : Photo couverture devant : Claus Schrowange/APRED-RGL

Couverture arrière de gauche à droite : Christoph Püschner/Brot für die Welt,
Béla Bisom, Julia Krojer/SLADEA, Gerd-Matthias Hoeffchen/Brot für die Welt,
Helge Bendl/Brot für die Welt, Claus Schrowange/APRED-RGL

Production et conception : Eberhard Delius, Berlin

Mise en page : Reih's Satzstudio, Lohmar

Impression : Freiburger Graphische Betriebe, Freiburg

Printed in Germany

contact :

Flaubert Djateng : fdjatengo@gmail.com

www.peaceworkafrica.net

Sommaire

Introduction 7
par Flaubert Djateng et Christiane Kayser

**Nelson Mandela, l'icône de la révolte constructive.
Quel itinéraire pour la jeunesse africaine
d'aujourd'hui ?** 9
par Flaubert Djateng

Extraits de : **La participation de la jeunesse en tant
que Partenaires du Développement et de la Paix en Afrique :
Un aperçu des questions et des enjeux** 14
par Dapo Oyewole

**La jeunesse africaine : entre désespoir destructeur
et créativité solidaire** 18
par Christiane Kayser

L'Afrique et le Futur : Une entrevue avec Achille Mbembe 24
par Thomas M Blaser

**La Semaine de la Paix transfrontalière entre le Rwanda
et la RD Congo** 27
Paix sans frontières ? Les jeunes Rwandais et Congolais
se tendent les mains
par Desiree Lwambo et Jackson Batumike

Théâtre Forum contre la violence 45
Goma, Gisenyi, 25 Novembre – 01 Décembre 2013
par Claus Schrowange

Théâtre, musique et danse pour la paix et la réconciliation	51
Festival International des Jeunes pour la Paix <i>par Béla Bisom et Florian Nickel</i>	
Le théâtre comme instrument d'expression et outil de paix	57
Mes premières expériences au Cameroun <i>par Silvia Stroh</i>	
Les Clubs pour la Paix des Freetong Pikinino Players : donner aux jeunes de Sierra Leone l'espoir auquel ils aspirent et renforcer leurs capacités de consolidation de la paix	62
<i>par le Dr. El Hadj Malick Sy Konaré</i>	
Konkoroma : Un feuilleton radiophonique sensibilise la jeunesse de Sierra Leone à la notion de paix	71
<i>par Julia Krojer et U. Vin-Bah</i>	
Opportunité de création de paix à travers un modèle de développement communautaire et de communication intertribale	78
Rencontre avec l'Association des Jeunes Actifs de Nkol Mbong (AJAN) <i>par Maurizio Guerrazzi</i>	
Le rôle des clubs scolaires et des organisations des jeunes dans la promotion de la culture de paix	83
<i>par Salif Mforain Mouassie</i>	
« Le désert ou le maquis » – un film sur les jeunes camerounais qui intéresse la jeunesse allemande	92
<i>par Agnes Sander</i>	

Introduction

Construire la paix, c'est envisager un futur paisible, c'est penser un meilleure vivre ensemble entre les peuples d'une communauté, c'est lancer des processus qui abordent les sources de conflit, l'analyse des griefs du passé et mettent en œuvre des actions pour plus de stabilité et de justice. Peut-on construire l'avenir en ignorant la jeunesse ? Cette brochure tourne autour du rôle de cette jeunesse africaine dans le travail de paix, des obstacles et des potentialités.

Les jeunes se retrouvent très souvent au centre des conflits, soit comme acteurs désespérés de violence, soit comme faire-valoir de tel ou tel manipulateur avide de pouvoir, soit comme miliciens cherchant la survie économique. Nous vivons dans un contexte qui promeut la violence. Les inégalités dans la société, les discriminations, le tribalisme, le racisme, la peur et l'hostilité vis à vis de certains groupes sont des facteurs qui menacent la paix.

Les réseaux SCP en Afrique mettent un accent particulier sur le travail avec les jeunes. C'est ainsi que vous avez déjà pu lire des articles sur le travail de paix de et avec les jeunes dans d'autres publications de la série « Construire la Paix ».

Ce qui nous a le plus impressionné dans les contributions à cette publication ce sont les initiatives courageuses et créatrices et le rôle central qu'y jouent l'expression artistique et la culture, pour être plus précis la multiplicité des cultures. Les forces et défis de la multiculturalité du travail du Service Civil pour la Paix est illustrée de façon riche dans l'éventail des articles.

Nous finalisons cette brochure au moment où le grand Madiba, Nelson Mandela, vient de nous quitter, Flaubert Djateng reprend le parcours de cette icône de la révolte constructrice pour (re)construire un itinéraire pour la jeunesse africaine. Nous avons repris des extraits d'une conférence de Dapo Oyewole sur les défis du travail de paix et de développement avec et par les jeunes Africains. Christiane Kayser réfléchit sur les obstacles, mais aussi les opportunités que rencontrent les jeunes

pour prendre leur place dans le monde globalisé du 21^e siècle. Des extraits d'une interview avec le chercheur camerounais Achille Mbembe sur l'avenir de l'Afrique complètent cette partie.

Comme toujours nous avons mis l'accent sur les expériences concrètes du travail autour du Service Civil pour la Paix dans les divers pays africains. Cette fois-ci nous avons des contributions de la RD Congo, du Rwanda, du Burundi, de la Sierra Leone et du Cameroun par des auteurs travaillant dans le cadre des programmes appuyés par Pain pour le Monde, l'AGEH et Eirene. Desiree Lwambo, Jackson Batumike, Florian Nickel et Béla Bisom nous présentent deux expériences transfrontalières passionnantes qui facilitent l'expression des jeunes et luttent contre les préjugés dans les pays des Grands Lacs secoués par les haines et les exclusions. Silvia Stroh et Claus Schrowange partagent leurs aventures avec l'instrument théâtre au Cameroun et dans les Grands Lacs : ils ont pu thématiser les problèmes sociétaux et faire un travail de conscientisation de longue haleine. Les expériences du travail culturel avec et pour les jeunes en Sierra Leone sont décrites par Malick Sy Konaré, Julia Krojer et Eustace U. Vin-Bah dans leurs articles sur les clubs des jeunes des Free-tong Players et le feuilleton radio Konkoroma. Maurizio Guerrazzi nous permet un regard sur le travail intertribal de paix d'un groupe de jeunes dans la région de Douala, tandis que le jeune Camerounais Salif Mforain Mouassie réfléchit aux formes d'organisation et d'association des jeunes comme les clubs scolaires en tant qu'instruments de socialisation. Enfin Agnes Sander, qui continue de s'engager pour la paix en Allemagne après trois années de travail au Cameroun, montre comment un film sur les jeunes Camerounais peut changer la perception des jeunes Allemands.

Nous remercions les auteurs qui ont accepté de partager les leçons et les acquis de leur travail. Nous espérons que cela pourra inspirer les lecteurs et que nous pourrions continuer de dialoguer entre jeunes et vieux, femmes et hommes, Africains de différents pays, ainsi qu'entre Européens et Africains.

Flaubert Djabateng, Christiane Kayser – Bafoussam, Berlin, décembre 2013

Nelson Mandela, l'icône de la révolte constructrice. Quel itinéraire pour la jeunesse africaine d'aujourd'hui ?

*Par Flaubert Djabateng**

L'année 2013 s'est achevée avec le départ du héros de la lutte pour le respect des droits des citoyens qu'ils soient noirs, jaunes ou blancs, de telle ou telle ethnie, ... Madiba nous a quittés. Ce combattant de la liberté, le monde entier lui rend hommage ; il le mérite non seulement pour son courage, la justesse de la cause qu'il défendait, mais aussi pour sa haute estime de l'autre qui a toujours caractérisé son parcours. Il n'est pas le seul à avoir épousé la lutte pour la cause des citoyens Noirs, injustement brimés, sauvagement brutalisés et relégués très souvent à un rang inférieur à l'humain. Martin Luther King, James Baldwin, Malcom X, Rosa Parks, Miriam Makeba et de nombreux autres héros sont connus pour leur lutte acharnée contre la bêtise humaine, le racisme. L'analyse de parcours atypique de Madiba peut montrer le chemin à la jeunesse Africaine du 21^{ème} siècle.

Nous vivons aujourd'hui dans un monde qui se globalise de plus en plus chaque jour. D'un côté, les logiques commerciales et financières utilisent les positions géopolitiques et géostratégiques pour atteindre leurs objectifs. Il existe un vaste marché mondial, les enjeux sont si grands qu'on a l'impression que les habitants de la terre et leurs dirigeants ne sont que des instruments au service de lobbys financiers et économiques puissants qui dirigent la planète. L'observation de la scène mon-

* Noyau d'accompagnement SCP pour l'Afrique de Pain pour le Monde/BfdW

diale révèle une singularité : en dehors de l'Afrique du Sud, les nations africaines, sub-sahariennes plus particulièrement, sont muettes et ne sont visibles que lors des catastrophes et des barbaries qui se soldent par des milliers de personnes tuées ou déplacées. Ensuite, il y a la jeunesse africaine, la plus nombreuse de la planète après la Chine. Cette jeunesse vit un désespoir qui la pousse à migrer vers l'Europe et une léthargie en ce qui concerne les opportunités et les prises de décision pour son intégration dans le monde et pour son épanouissement. La jeunesse Africaine a eu le privilège de naître sur un continent où le sol et le sous-sol regorgent de richesses convoitées partout dans le monde, un endroit où les autres – assistés par certains de nos propres dirigeants – viennent voler et ne lésinent sur aucune stratégie pour parvenir à leur fin. Résultat, le continent noir est aussi celui où la pauvreté est bien visible, les jeunes filles et garçons en sont les premières victimes.

Les processus politiques en cours dans les pays sub-sahariens, le climat social, les valeurs visibles et celles promues ne sont pas propres à faciliter l'épanouissement de la jeunesse africaine. Cette dernière se trouve souvent coincée entre soit être serviteur des politiciens à travers les fan clubs ou faire foule lors de meetings politiques, soit quitter le pays avec le risque de mourir dans le désert ou en mer. Les divers programmes en direction des jeunes ne bénéficient pas toujours des conditions de gouvernance et du soutien politique nécessaires pour conduire à des changements réels. Les jeunes qui essaient de se battre pour sortir du marasme ou de ce borborygme ne sont pas soutenus, mais au contraire souvent combattus ou arnaqués par des fonctionnaires véreux. En dehors de l'émigration, le clientélisme et le favoritisme s'érigent comme les seules voies pour émerger. Il se développe une certaine apathie, une frustration nationale qui fait le lit du tribalisme avec le risque du développement des intégrismes. On entend alors les gens s'exclamer : « on va faire comment ? », ils sont dépassés et ne savent plus quoi faire.

Nelson Mandela a vécu une situation semblable, voire pire. Prince ayant reçu une éducation de qualité, il a vécu une époque de non liberté sans issue apparente. A son époque, à l'intérieur de son pays et à l'exté-

rieur, tout était mis en œuvre pour séparer ce qu'on appelait les « races », faire du Noir un être sans droits, comme un marche-pied dont on dispose quand on veut et comme on veut. A une époque où certains Blancs pouvaient brûler la maison d'un Noir, tuer le chef de famille, violer sa femme et ses enfants, les assassiner, ils avaient la loi, la justice, la police et les décideurs en leur faveur. Mais dès qu'un Noir se saisissait d'un revolver pour se défendre ou organisait une marche pour clamer sa douleur, il était pourchassé et puni.

Madiba a vécu cette situation insoutenable, mais il a dépassé les clivages et les préjugés, il s'est allié à d'autres personnes engagées contre cette injustice, des Noirs et des Blancs confondus ; il a été pourchassé, battu, banni, après de nombreux passages en prison, il a été condamné à perpétuité. Puis il est sorti de prison pour diriger son pays en tant que premier chef d'Etat Noir de l'Afrique du Sud. La situation de Nelson Mandela était pire que celle de la jeunesse africaine d'aujourd'hui, mais il avait un autre état d'esprit, puisait un courage et une ténacité incroyables dans ses racines et dans le mouvement auquel il appartenait. Il n'a pas baissé les bras, il s'est inspiré de sources culturelles et politiques diverses, il est resté « le capitaine de son âme » au point de réaliser ses ambitions.

L'examen de l'itinéraire de la révolte de Mandela pourrait servir à la jeunesse africaine de socle d'analyse pour faire face à sa situation.

Mandela a très tôt compris l'importance de son leadership. Il a pris sa place et mis à contribution ses talents. Il a cru en ses capacités et les a maintenues haut. Même en prison, il ne s'est jamais renié ; il est resté le leader de la lutte pour la cause des Noirs pendant 27 ans en prison. L'Afrique est riche en ressources du sol et de sous-sol, les ressources minières, le pétrole, l'uranium, même le café et le cacao qui occupent une place centrale dans le quotidien des peuples du monde sont des produits disponibles sur notre continent.

Nelson Mandela n'a pas baissé les bras, il a chaque fois organisé la lutte en mettant à profit toutes les occasions et opportunités à sa disposition. Il a rejoint un mouvement dans lequel militaient des Noirs et des Blancs ayant la même vision, redonner sa dignité à l'homme Noir,

vivre ensemble dans la justice et la paix. Il avait un sens de l'organisation et de la défense de ses positions qui même après son départ des fonctions de Chef de l'Etat et son récent décès suscitent encore l'admiration du monde. Ses discours et ses prises de position sont unanimement reconnus pour leur pertinence. L'attitude des jeunes aujourd'hui, devant l'adversité est souvent autre : ils ont tôt fait de baisser les bras, ils veulent partir ou vivre autre chose, ils n'hésitent pas à prendre des chemins dangereux et risqués, puis quand ils sont rattrapés par la réalité des choses, ils sont prêts à fouiller les poubelles pour manger, accepter les boulots dégradants pour survivre, accepter l'humiliation et la déchéance. Loin du regard des leurs, les jeunes Africaines et Africains sont capables d'accepter la perte de leur dignité en victimes consentantes. Nelson Mandela qui pourtant était le premier à admettre qu'il avait commis des erreurs, ne s'est jamais comporté de la sorte.

Devant la brutalité des méthodes de l'apartheid, Madiba et ses camarades n'ont pas hésité à proclamer la lutte armée. Le contexte et les méthodes utilisées par les racistes, le refus de toute forme de dialogue, la sauvagerie dans les tueries ne semblaient pas laisser d'autre issue qu'une réponse forte pour aller de l'avant, garder le moral des combattants de la liberté et offrir une voie à ceux qui voulaient en finir avec ce système fondé sur la bêtise. De nos jours, les jeunes quand ils se révoltent sont souvent animés par la rage aveugle et le désespoir et non par une vision d'un avenir meilleur. Ils veulent tout simplement tout casser et brûler. Ils n'hésitent pas à brûler des institutions utiles comme les mairies. C'est à eux-mêmes qu'ils font du tort puisque les communes sont parfois au centre du dispositif de délivrance du passeport, document tant recherché par la jeunesse qui veut tout abandonner et partir. Aucune analyse du contexte n'est faite pour rechercher des voies et alternatives pour sortir de leur situation désastreuse.

Madiba n'a pas travaillé de manière isolée, il a rejoint un mouvement et n'a jamais hésité à mobiliser d'autres personnes noires ou blanches pour renforcer sa cause. Sa grande estime pour les autres, a fait de lui une personne sans rancune, une personne qui sait pardonner, dans le sens

de faire les plus fortes alliances possibles, de négocier et travailler même avec l'ennemi d'hier, avec ses geôliers, avec des racistes afin d'avancer vers l'objectif final. Même en prison le combat a continué car il ne travaillait pas seul, son leadership a toujours facilité l'émergence d'autres leaders pouvant conduire le combat. Une attitude qu'il a pratiquée même pour les idées, il a toujours partagé ses idées afin de les enrichir. Sa grande générosité et son humanité profonde liées à un sens de la justice et des principes de base forts et immuables en ont fait un leader exceptionnel qui dépassait ses griefs personnels afin d'avancer ensemble avec les autres.

Pouvons-nous dire que le travail de Nelson Mandela a changé fondamentalement les choses dans son pays ? L'observation empirique montre que les inégalités couplées à la pauvreté sont encore très présentes, que l'injustice raciale notamment dans le domaine de l'emploi, de l'habitat et des affaires existe encore. Il faut noter que les comportements n'ont pas changé comme par magie, certains Blancs riches ont peur et résistent, ils font tout pour garder leurs privilèges. Madiba a commencé un travail et cela doit continuer. Les présidents qui lui succèdent, Beki d'abord et maintenant Zuma doivent pouvoir saisir l'opportunité indéniable qui existe pour commencer l'intégration véritable des citoyens Noirs dans tous les secteurs de l'économie et de la vie sociale en Afrique du Sud.

Il est clair aujourd'hui que le combat de Madiba n'aurait pas pu changer son pays, l'Afrique et le monde sans l'existence d'un mouvement tel que l'ANC ; d'un autre côté, l'ANC n'aurait pas pu vaincre sans un leadership de cette qualité. Sur quelle base un tel mouvement pourrait-il émerger de nos jours sans être miné par le tribalisme et l'intégrisme religieux ? Telle est la question qui devrait baliser l'analyse de l'itinéraire de Madiba et aider les jeunes à ne plus se résigner, à ne plus s'engager à aller mourir dans le désert ou aux larges de Lampedusa sur les côtes italiennes. Les jeunes constituent l'avenir des sociétés africaines. Ils doivent être conscients de cela et assumer leurs responsabilités.

Bafoussam, janvier 2014

Extraits de :

**La participation de la jeunesse en tant que Partenaires
du Développement et de la Paix en Afrique :
Un aperçu des questions et des enjeux**

Dapo Oyewole, Directeur Exécutif, Centre Africain pour une Stratégie et une Politique de Paix (CAPPs) & Conseiller principal, RGE sur la Jeunesse Africaine, 2006
http://www.un.org/esa/socdev/unyin/documents/namibia_overview.pdf

(..) Selon Alex de Waal : « Les enfants et les jeunes représentent soit la possibilité d'une issue aux difficultés actuelles de l'Afrique soit celle d'une intensification de ces difficultés » (De Waal 2002: 9). Autrement dit, alors que le langage social courant et les débats politiques ont souvent tendance à désigner les jeunes comme « le problème », les faits historiques, les réalités contemporaines et la logique politique indiquent que, ils jouent davantage un rôle central pour la solution des crises multiformes qui ont submergé les sociétés, les régimes politiques et les économies d'Afrique qu'ils ne sont les causes principales des problèmes du continent.

...la simple reconnaissance du rôle des jeunes en tant qu'acteurs essentiels ou victimes du conflit ne suffit pas. Pas plus que le lancement de programmes ad hoc qui cochent toutes les bonnes cases du financement des donateurs, mais excluent la jeunesse du processus de conception, création et mise en œuvre. Pas plus que les approches « taille unique » qui sont élaborées de manière externe et sont inapplicables ou ont un impact limité en raison d'une incompatibilité culturelle, économique ou sociale. Ce dont on a le plus grand besoin consiste en. Une meilleure évaluation et une compréhension plus approfondie

- 1) des causes principales de leur implication dans le conflit ;
- 2) de l'environnement qui rend les choses possibles ;
- 3) de l'impact que le conflit a sur leurs vies/modes de subsistance ainsi que sur la société ; et

- 4) des principales mesures qui doivent être prises pour empêcher la jeunesse d'être impliquée dans le conflit dans un premier temps.

Dans tous les cas, les jeunes doivent être au centre de l'information, la conception et la mise en application des politiques, processus et dispositifs de mesures correctives. De toute évidence, il s'agit de retourner aux principes fondamentaux : en s'attaquant aux causes profondes et pas uniquement aux symptômes, avec une jeunesse qui joue un rôle central, non seulement en traitant les aspects traumatiques du passé conflictuel de l'Afrique mais aussi en façonnant son propre avenir et par conséquent, l'avenir du continent.

(...) Ainsi, alors qu'on a tendance à donner de plus en plus d'importance au « problème de la jeunesse » comme enjeu principal, c'est en fait l'incapacité de nombreux pays d'Afrique Sub-saharienne à exploiter et à convertir le potentiel productif de leur jeune population en opportunités qui est le problème majeur auquel il conviendrait d'accorder une plus grande attention. On pourrait donc affirmer que la jeunesse d'Afrique mérite en fait une mention spéciale pour sa capacité de résilience et ses stratégies d'adaptation novatrices dans des environnements socio-économiques et politiques rudes et précaires. La hausse accablante du chômage (et du nombre de jeunes sans possibilité d'emploi) la marginalisation des jeunes dans les processus sociopolitiques et économiques et leur représentation perpétuelle en tant qu'éléments antisociaux font partie des facteurs clé à la source des questions principales qui débouchent en premier lieu sur le soi-disant « problème de la jeunesse ». Voici les enjeux primordiaux qui nécessitent l'attention urgente des pouvoirs publics.

(...) Un des échecs du projet postcolonial d'édification des nations en Afrique qui perdure est la réduction de l'espace public, les possibilités limitées d'engagement civique et la mise à l'écart croissante d'une majorité des populations les plus vulnérables d'Afrique, en par-

ticulier la jeunesse, d'une participation efficace à la gouvernance et aux processus politiques. C'est pour le moins ironique si l'on considère l'euphorie de la lutte collective contre la colonisation et la victoire consécutive de l'indépendance qui a donné lieu à l'ascension d'une majorité des élites dominantes post-indépendantistes d'Afrique aux sommets du pouvoir politique dans leurs jeunes années. L'ironie réside dans le fait que, bien que ce soit la jeunesse qui ait été en première ligne de la lutte pour la décolonisation et contre la répression dans plusieurs pays Africains, certains de ces leaders de jeunes précisément, qui sont devenus les dirigeants politiques de leurs pays et de leurs sociétés – furent souvent ceux-là mêmes qui après ont réprimé et exclu les jeunes de la participation sur la scène politique

(...) Dans les années 80, la jeunesse incarnait l'impuissance dans la plus grande partie de l'Afrique, c.à.d. l'impuissance en termes d'exclusion et d'incapacité à participer et à avoir une influence sur les processus officiels et les institutions (Bourdieu, 1993). La marginalisation structurelle de la jeunesse en Afrique a également été renforcée et conditionnée par les dynamiques procédurales de politiques dans lesquelles l'argent, les variables idéationnelles (religion et ethnicité) et la violence sont devenus l'ultima ratio (le dernier recours). Ainsi, les sections jeunesse de plusieurs partis politiques sont à présent à domination masculine, un vivier de voyous politiques potentiels, hommes de main du parti et jeunes violents que l'on mobilise durant les périodes de propagande électorale pour truquer les élections, attaquer les adversaires politiques et intimider les électeurs. Ceci contribue dans une large mesure, à une image qui enferme la jeunesse Africaine dans des stéréotypes tels qu'indisciplinée, menace pour la sécurité, vecteur de perturbations politiques, délinquance et criminalité (Durham 2000, De Waal, 2002: 15). Dans ce contexte, un autre type « d'emploi négatif » qui a émergé est le commerce de la violence au nom des acteurs politiques qui, ironiquement, est pro-

gressivement devenu une forme et un canal de « participation politique négative » pour la jeunesse dans certaines parties de l'Afrique au cours des années 80. Manifestement, le scénario préféré serait la « participation positive » (citée dans Twum-Danso 2005: 9) que la Convention sur les Droits de L'Enfant (CRC) définit comme : Une situation dans laquelle les enfants pensent pour eux-mêmes, expriment leurs points de vue avec efficacité et interagissent avec les autres d'une manière positive. Cela signifie d'impliquer les enfants dans les décisions qui concernent leurs vies, les vies de leurs communautés et la société au sens large dans laquelle ils vivent.

(...) Cependant, l'enjeu d'une participation effective et régulière des jeunes en Afrique doit aller au-delà de la rhétorique politique, de la propagande électorale, de l'apaisement des bailleurs de fonds et d'une insertion superficielle afin de régler les questions plus essentielles en lien avec la nature, la notion et l'architecture de la gouvernance en Afrique ainsi que les normes et les valeurs sociales sur lesquelles elle repose. Par exemple, bien qu'on ait à juste titre surtout mis l'accent sur les dimensions politiques du problème, il faut également accorder un peu plus d'attention au plan social car le défi supplémentaire se pose de transformer des éléments des formes classiques de représentation politique et de prise de décision sociale, non électoraux et souvent hostiles à la jeunesse. (...)

Bibliographie (extraits)

Bayart, JR. (1993) *The State in Africa: The Politics of the Belly*, London/New York: Longman.

Bourdieu, P (1993) « Youth Is Just a Word » dans Bourdieu (1993) *Sociology in Question*. Traduit par Richard Nice. London: Sage.

De Waal, Alex (2002) « Realising Child Rights in Africa: Children, Young People and Leadership » dans Alex De Waal & Nicholas Argenti eds., *Young Africa: Realising the Rights of Children and Youth* (Trenton NJ: World Press Inc)

Durham, D (2000) « Youth and the Social Imagination in Africa: Introduction to Parts 1 and 2 » *Anthropological Quarterly*, Vol. 73, No. 3: 113–120.

Ismail, Olawale (2001) « The Role of Child Soldiers in National Security: A Comparative Analysis of Liberia and Sierra Leone ».

M. Phil thèse soutenue au Centre of International Studies, University of Cambridge, UK, 2001.

Rabwoni, Okwir (2002) « Reflections on Youth and Militarism in Contemporary Africa » dans Alex De Waal & Nicholas Argenti eds., *Young Africa: Realising the Rights of Children and Youth* (Trenton NJ: World Press Inc)

Twum- Danso A. (2005) « The Political Child » dans McIntyre A. (ed.), *Invisible Stakeholders: Children and War in Africa*, Institute for Security Studies, Pretoria, 2005

La jeunesse africaine : entre désespoir destructeur et créativité solidaire

Par *Christiane Kayser**

L'image que nous avons de l'Afrique et de la jeunesse africaine mérite d'être remise en question. Le penseur camerounais Achille Mbembe résume :

« Quelque chose est en train de bouger en Afrique : 1,5 milliard d'habitants, une classe moyenne d'environ 400 millions de gens dans une dizaine d'années, représentant un marché potentiel de 1750 milliards de dollars, c'est-à-dire plus que la classe moyenne chinoise urbaine ; la constitution d'une diaspora solide, dans le monde entier, des taux de croissance de 5 à 6 % au cours des dix dernières années : des indices montrent qu'un autre possible historique est en gestation. Mais des problèmes persistent : une masse de gens sans travail, surtout les jeunes, qui n'ont souvent le choix qu'entre la rébellion armée, l'exil ; la militarisation du politique ; la transformation des pans entiers du continent en zones d'hostilité et de désordre, Somalie, nord du Nigeria, Sahel. On est dans un moment crucial. Dans quelle direction va-t-on basculer dans les années à venir ? On aimerait pouvoir accompagner ce mouvement où un autre possible fait signe, ne serait-ce qu'en pointillé. »¹

Justement ce moment crucial est un tournant et beaucoup dépendra de l'attitude et des actions des jeunes Africains. Continueront-ils à abandonner le continent souvent dans des conditions insupportables pour poursuivre leurs rêves et se créer des opportunités ailleurs ? Reste-

1 Achille Mbembe « Le temps de l'Afrique viendra. J'essaie d'en précipiter l'avènement », Interview dans *Les Inrockuptibles*, 23/10/2013 – <http://www.lesinrocks.com/2013/10/23/livres/temps-lafrique-viendra-jessaie-den-precipiter-lavenement-11438111/#.UttEOSKDVoU.email>

* noyau d'accompagnement SCP pour l'Afrique de Pain pour le Monde/BfdW

ront-ils des bombes à retardement que tel ou tel manipulateur peut faire exploser à tout moment ? Seront-ils de plus en plus les marionnettes de fondamentalistes sans scrupules ou de politiciens avides de pouvoir ? Ou bien trouveront-ils le moyen de développer leur potentiel et de créer des conditions de vie dignes et des avenues de prospérité pour eux et leurs descendants ?

Tout cela dépend d'eux mais aussi de nous autres, les adultes qui sommes censés les accompagner sur leur chemin.

Les enjeux fondamentaux des années à venir ne sont pas les luttes entre religions et ethnies comme on pourrait imaginer, mais le combat des jeunes Africains pour gagner la confiance en eux-mêmes et dans les autres, découvrir des voies pour influencer les changements en Afrique, créer leurs propres cultures « afropolitanistes »², développer des actions solidaires et prendre enfin leur place dans le monde globalisé.

De multiples obstacles

La place des jeunes, de l'absolue majorité des populations en Afrique, n'est pas assurée ni dans les sphères politiques et économiques ni dans le domaine traditionnel.

« De nombreux pays sont gouvernés par des vieillards. Le Cameroun en est l'exemple caricatural. Ici, à peu près une centaine de vieillards font la loi sur une population de cadets sociaux pris dans les rets de la connivence. Or ils ne représentent pas le futur, mais le passé. Pour ouvrir le futur africain, il nous faudra imaginer d'autres formes de passage d'une génération à l'autre. »³

2 Selon une expression développée entre autres par A. Mbembe (*L'Afropolitanisme*, Le Messager, 2005)

3 Interview accordée par A. Mbembe à Jeune Afrique dans son hors-série numéro 35 sur l'état de l'Afrique, 12/2013

Or d'un côté, dans beaucoup de pays les jeunes semblent déçus, voire dégoûtés de l'arène politique et s'ils y entrent c'est en général en tant que groupes de soutien à tel ou tel politicien qui les a mobilisés en tant qu'animateurs aveugles et sans sens du contenu de sa campagne électorale. De l'autre, les adultes ne semblent souvent pas comprendre la nécessité de prendre au sérieux les rêves et énergies des jeunes et de leur faire une place politique. Vient s'y ajouter que le politique est communément vu comme un moyen d'accaparer le pouvoir, montrer son influence, écraser l'autre. Donc, les notions de bien public ou de services communautaires pourtant bien ancrées dans de nombreuses cultures africaines s'en trouvent vidées de sens voire dénaturées. On peut donc comprendre que ce concept du politique rencontre plutôt du dégoût ou de l'indifférence parmi les jeunes.

Economiquement, le chômage des jeunes, la paupérisation même des plus éduqués contraste avec l'ascendance fulgurante de quelques jeunes entrepreneurs africains. Hélas, s'ils ne sont pas de familles riches au pouvoir comme la fille du président angolais, ils doivent souvent partir à l'étranger pour développer leur potentiel.

Dans le domaine spirituel et culturel, la perte de valeurs, l'influence de modèles mal digérés d'une jeunesse globalisée violente et superficielle véhiculés par des médias bas de gamme, les chants de sirène de fondamentalistes religieux de tous bords qui promettent enfin de les prendre au sérieux et de leur accorder une place, bloquent le développement de bases solides pour se repérer dans ce 21^e siècle tellement compliqué.

« Là aussi, on voit apparaître une instrumentalisation du religieux, avec le développement de l'extrémisme. Est-ce inévitable ?

C'est en partie le résultat du fait que notre monde contemporain ne dispose plus de réponses toutes faites aux questions fondamentales, celles qui touchent aux raisons du vivre-ensemble, du lien social. Aujourd'hui, les notions de communauté, de démocratie, de citoyen ne sont plus du tout évidentes. Il faut les retravailler et leur donner un nou-

veau contenu. Mais évidemment, au lieu de faire ce travail, il est plus facile de multiplier les épouvantails et de redistribuer les peurs. »⁴

Or, ces peurs sont souvent instrumentalisées pour créer un cliché de l'autre comme ennemi héréditaire, favoriser les replis identitaires qu'ils soient ethniques, religieux ou régionaux. Ces replis font obstacle à toute véritable ouverture à l'autre et au monde et enferment les jeunes dans un « provincialisme », « clanisme », « sectarisme » qui les empêchent de prendre leurs responsabilités.

Que ce soit au Mali assiégé par les fondamentalismes religieux, le trafic de drogues, la militarisation de la société du nord et l'étouffement par les intervenants extérieurs, en RDC où les jeunes qui n'ont connu que guerres, souffrances et humiliations depuis vingt ans sont manipulés par des faux patriotes qui propagent la haine de tout ce qui est « autre » et en même temps perpétuent l'infantilisation des Congolais en face des Européens et Américains, au Cameroun, où la résignation de ne plus jamais voir un changement au niveau politique alterne avec l'envie furieuse de se faire une vie ailleurs, même si c'est au prix d'un nouvel esclavage, les jeunes Africains sont loin de pouvoir valoriser leurs atouts et de jouer le rôle constructif et innovateur qui leur revient.

Ils ne se voient ni comme citoyens de leurs pays ni comme citoyens du monde équivalents aux autres.

Un potentiel énorme

Et pourtant... Le travail avec les jeunes dans ces différents pays nous montre combien il y a de richesses et d'énergies culturelles, spirituelles, économiques et citoyennes. Dans nos publications vous pouvez trouver de multiples exemples où les jeunes ont pu développer des initiatives courageuses et surprenantes, que ce soit le travail transfrontalier entre

⁴ Interview Mbembe, idem

la RDC et le Rwanda qui résiste même aux pires flux de haine et d'exclusion, le travail des média en Sierra Leone, le théâtre au Cameroun, dans la Région des Grands Lacs qui permettent de traiter de toutes les questions de fond en faisant participer les uns et les autres dans un esprit de recherche de solutions et non encore et toujours de coupables.

Il devient également apparent que les traditions regorgent – à côté d'éléments rétrogrades et oppresseurs envers les jeunes et les femmes – de pistes pour le développement d'une culture de solidarité, de responsabilisation, de redevabilité et de citoyenneté. Les jeunes pourront ainsi renouer avec leurs racines, découvrir l'histoire et les histoires de leurs ancêtres, devenir fiers de leurs identités, tout en s'ouvrant au monde globalisé du 21^e siècle sans s'y perdre ou s'y dissoudre.

L'Europe a besoin que les jeunes Africains prennent leur place

L'enjeu du rôle que jouera la jeunesse africaine à l'avenir dépasse de loin les pays africains. Nous voyons tous les jours comment la « forteresse Europe » se fourvoie en rejetant les immigrés africains qui essayent de la rejoindre au péril de leur vie. Et pourtant elle qui a toujours été une terre de migration, a besoin de ces énergies, de ces talents, de ces apports de l'extérieur. Nous réalisons également que l'Europe a déjà perdu son rôle prépondérant dans le monde. Dans son nouvel ouvrage « Critique de la raison nègre »⁵ Achille Mbembe parle de ce qu'il appelle « le devenir-nègre du monde ». De son point de vue, le « nom Nègre ne renvoie plus seulement à la condition faite aux gens d'origine africaine à l'époque du premier capitalisme ». Il désigne désormais toute une humanité subalterne dont le système financier mondial n'a guère besoin à l'heure où il se définit plus que jamais sur le modèle d'une religion animiste, le néolibéralisme. Nous sommes tous des nègres d'aujourd'hui quelle que soit la

5 Achille Mbembe, Critique de la raison nègre, Paris, 2013

couleur de notre peau. C'est une illusion de croire que hors d'Afrique et sans l'Afrique, on pourra échapper à ce nouvel esclavage.

« L'Europe ne constitue plus le centre de gravité du monde et ce déclassement ouvre de nouvelles possibilités- mais est aussi porteur de dangers – pour la pensée critique ». ⁶ Il s'agira donc de sauvegarder les éléments et mécanismes de la pensée critique à l'européenne, autant que les pistes de culture citoyenne des cultures africaines.

Pour ce faire, il y a besoin de capacités d'analyse des contextes, des intérêts et des leviers de pouvoir, aussi bien que d'un apprentissage du politique au sens de la participation et de la solidarité citoyennes. Les jeunes pourront puiser dans l'histoire et les histoires, dans les expériences de certains aînés. Ils pourront s'inspirer par exemple de la dignité, de la clairvoyance, du courage et de l'humanité de leaders comme Nelson Mandela, Amilcar Cabral et Samora Machel. Les jeunes devront également prendre en compte que le changement ne s'opère pas par des individus mais par des mouvements citoyens dont les leaders sont conscients de la nécessité d'alliances.

Nous sommes bien obligés de travailler tous ensemble pour le changement. Il s'agit de construire une culture mondialisée de remparts contre tous les fondamentalismes, les haines, les exclusions, les ignorances et les violences.

Si nous voulons y arriver, les jeunes, Africains comme Européens, ont un rôle essentiel à jouer dans cet effort. Arrêtons donc de les juger sur la base de préjugés et aidons-les à mieux se connaître et s'apprécier, à agir de façon solidaire. Il y va de notre avenir à tous.

Les Barthes, décembre 2013

6 idem, p.21

Nous partageons avec vous quelques passages d'une interview que le sociologue Camerounais Achille Mbembe a donnée en 2013 sur l'avenir de l'Afrique tel qu'il le perçoit, sur la violence, les défis et l'avènement d'un rôle nouveau pour l'Afrique dans un monde en pleine mutation.

Thomas M Blaser, le 20 Novembre 2013

L'Afrique et le Futur : Une entrevue avec Achille Mbembe

<http://africasacountry.com/africa-and-the-future-an-interview-with-achille-mbembe/>

L'Afrique est connue pour ses conflits violents qui empêchent le continent de progresser – croyez-vous qu'il existe une possibilité pour que les Africains soient un jour capables de surmonter ce type de politique de la violence ?

... Ainsi, si vous voyez les choses d'un point de vue historique, vous ne trouverez jamais un moment où nous sommes en paix avec nous-mêmes et avec nos voisins, et le type de formations sociales, économiques et politiques qui font leur apparition dans le continent, et partout ailleurs également, constitueront toujours un mélange de paix civile et de violence. Mais cela étant dit, il me semble qu'un des défis majeurs du continent concerne la démilitarisation de la politique. L'entreprise de démilitarisation de la politique est une condition préalable à la constitution d'un régime d'expansion économique pour le bénéfice du plus grand nombre. A l'heure qu'il est, l'association du militarisme et du mercantilisme dans des endroits comme le Congo, ou même dans des régimes ploutocratiques, tels que le Nigéria – cette association de militarisme et de mercantilisme ne bénéficie qu'aux élites prédatrices et aux multinationales.

(...)

Le défi suprême, cependant, pour l'Afrique, est de devenir son propre centre. Pour faire en sorte que l'Afrique devienne son propre centre, il faudra, comme je l'ai mentionné plus tôt, qu'elle démilitarise sa politique comme condition préalable à la démocratisation

de son économie. Le continent devra devenir un vaste espace de circulation régional, ce qui signifie qu'il devra démanteler ses propres frontières intérieures, s'ouvrir à de nouvelles formes de migrations, internes autant qu'externes, comme nous l'observons, dans une certaine mesure, en Mozambique, et en Angola où certains Portugais sont en train de revenir. Alors que l'Europe ferme ses frontières, l'Afrique devra ouvrir les siennes. Ainsi, il me semble que c'est seulement en devenant ce vaste espace de circulation que l'Afrique pourrait bénéficier de la reconfiguration géopolitique du monde actuellement à l'œuvre.

Quelle est donc la contribution Africaine à un monde futur ? Particulièrement en gardant à l'esprit que nous nous écartons d'un monde dans lequel l'Afrique est dépendante des autres. Quelles façons de faire différentes, que vous avez évoquées plus tôt dans les modes actuels de circulation, l'Afrique peut-elle offrir au monde ? Quel rôle les conceptions autochtones de l'humanité, telles que l'Ubuntu, pourraient-elles jouer dans ce mouvement ?

D'un point de vue théorique, il existe un certain nombre de possibilités. Quand nous considérons l'histoire culturelle du continent, il me semble qu'elle se distingue par au moins trois caractéristiques que l'on peut conceptuellement qualifier de créatives. La première est la notion de multiplicité. Quoique vous observiez sur le continent, cela apparaît toujours sous le signe du multiple : le concept d'un Dieu unique est totalement étranger au continent, il y a toujours eu de nombreuses divinités ; les formes de mariages ; de monnaies ; les formes sociales elles-mêmes apparaissent toujours sous le signe de la multiplicité. Une des tragédies du colonialisme a été de gommer cet élément de multiplicité qui était une richesse pour le développement social dans l'Afrique précoloniale et que l'on a remplacé par le paradigme du « un », le type de paradigme monothé-

iste. Ainsi, comment reconquérir le concept de multiplicité, en tant que ressource précisément, pour bâtir le continent, le renouveler, mais aussi pour construire le monde? Un autre concept important, que nous avons peu exploré mais qui vient du vécu culturel et historique Africain, concerne les modes de circulation et de transport, de déplacement. Presque chaque chose était en mouvement. ... l'Afrique était ... un continent en perpétuel mouvement. Ainsi, ce concept de circulation est une chose à laquelle on peut également faire appel pour démontrer ce qui peut advenir de cette expérience. J'ai d'abord parlé de la multiplicité, puis de la circulation, le troisième concept est la composition. Toute chose a trait à la composition – dans la façon dont l'économie est vécue au quotidien. Vous avez mentionné l'Ubuntu : au sens du processus consistant à devenir une personne, une certaine proposition, qui ne concerne pas l'identité en tant que catégorie métaphysique ou ontologique, comme dans la tradition occidentale, mais comme le processus de devenir en tant que relation; une relation dans laquelle le « Je », dans le sens de sujet, est compris comme étant construit et reconstruit par le biais de l'interaction éthique avec ce qui est ou ce qui n'est pas lui. En fait, l'idée est que l'autre est un autre moi, l'autre est l'autre dans la seule mesure où il/elle est un autre moi. Que l'autre ne se trouve pas à l'extérieur de moi-même, je suis dans une certaine mesure mon propre autre. Ainsi il existe tout un ensemble de domaines dans lesquels la contribution de l'Afrique au monde des idées et de la praxis peut être mise en valeur, dans l'intérêt du monde entier, avec des implications de toutes sortes : les théories de l'échange, les théories de la démocratie, les théories des droits de l'Homme, et les droits des autres espèces, y compris les espèces naturelles dans cette ère de crise écologique. C'est un travail qui n'a pas encore été effectué mais il est grand temps de le faire.

La Semaine de la Paix transfrontalière entre le Rwanda et la RD Congo

Paix sans frontières ? Les jeunes Rwandais et Congolais se tendent les mains

Par Desiree Lwambo* et Jackson Batumike**

Après plus d'une décennie de conflits, le plus souvent violents, la Région des Grands Lacs africains est aujourd'hui engagée dans un long processus de construction de la paix à travers la réconciliation des peuples des pays qui la constituent. De multiples mécanismes sont à l'œuvre afin d'assurer la concorde entre les Etats de la Région et le rapprochement des peuples longtemps meurtris par les hostilités.

Cependant, suspicions, préjugés et stéréotypes affectent négativement la normalisation effective des rapports de confiance dans la région, surtout chez les communautés vivant dans les zones transfrontalières. C'est pourquoi une implication des populations, notamment des jeunes, dans le processus de pacification est nécessaire pour la consolidation de la paix dans la région.

En effet, plus de la moitié de la population de la région a moins de 25 ans et le niveau de leur implication dans ce processus déterminera l'avenir ; engager des actions d'éducation à la paix en milieu de jeunes sera le gage des relations plus pacifiques des populations de la Région des Grands Lacs.

C'est à ce titre que les organisations non gouvernementales *Vision Jeunesse Nouvelle* de Gisenyi et le *Club de Jeunes pour la Vie* de Goma ont initié pour la première fois en 2010 avec l'appui du *Service Civil pour*

* Professionnelle d'appui à HEAL AFRICA, Goma, de 2008 à 2013.

** J. B. est le doyen du Club des Jeunes pour la Vie et Secrétaire Exécutif du Conseil Provincial de la Jeunesse du Nord Kivu.

la Paix (SCP)/giz la Semaine de la Paix transfrontalière pour et avec les jeunes. Les jeunes faisaient connaissance à travers des jeux et du sport et ils s'échangeaient sur des thématiques autour de la paix. A la fin de l'activité, les jeunes ont fait une marche traversant la frontière entre Gisenyi et Goma. Ils étaient accompagnés par les Maires des deux villes qui ont fait des discours de paix.

Par la suite, les organisateurs ont été rejoints dans des éditions annuelles de la Semaine de la Paix par d'autres organisations, notamment *HEAL Africa*, le *Centre Africain de Recherche et d'Education à la Paix et la Démocratie (CAREPD)* et le *Réseau d'Innovation Organisationnelle (RIO)*, tous des partenaires congolais dans le réseau *SCP/Pain pour le Monde* (antérieurement *EED*) ; et du côté rwandais, le *Forum de Jeunes Giramahoro, Never Again* (partenaires *SCP/giz*) et la *Commission Diocésaine Justice et Paix* de Nyundo (partenaire *SCP/AGEH*).

A travers cette action les partenaires ont réussi à rassembler des jeunes de la zone transfrontalière entre le Rwanda et la RDC afin d'amorcer un dialogue permanent. La réalisation des activités conjointes à travers la Semaine de la Paix favorise l'ouverture des jeunes pour la compréhension mutuelle, la confiance et l'acceptation de la différence qui sont nécessaires pour une cohabitation pacifique des peuples de la région (voir l'encadré page 44 avec le témoignage d'une jeune femme rwandaise). A ce jour, plus de 250 jeunes hommes et femmes se sont engagés pour ces objectifs. Pendant trois éditions annuelles, les jeunes ont pu communiquer et partager les expériences dans des bonnes conditions de dialogue. Dans des travaux en groupe, leur compétence pour le travail en équipe a été renforcée. Les contenus des différents ateliers, des discussions et conférences débats ont été tenus pour sensibiliser et informer les participants sur les méthodes de la gestion non violente des conflits au sein de leurs communautés respectives ; il s'agissait également de prévenir une instrumentalisation des jeunes à des fins de violence, de xénophobie et d'exclusion.

Le programme promeut surtout la liberté d'opinion et d'expression. Les participants apprennent des techniques constructives de plaidoyer

(media, chanson, théâtre, sport et action citoyenne) auprès des membres de leurs communautés et des décideurs politiques pour la prise en compte de leurs aspirations. En fait, le programme en soi sert comme base de conscientisation sur la paix, par exemple à travers des marches transfrontalières, la médiatisation et l'émission des chansons et pièces théâtres produites par des jeunes.

Des préjugés à la base des conflits

Il arrive souvent que les gens de deux cotés de la frontière se rappellent d'un adage humoristique : « Les Rwandais et les Congolais sont comme une paire des fesses dans une même culotte, elles se frottent, elles se frottent mais ne se séparent jamais... ». Donc bien qu'il y ait la friction, l'un ne peut pas exister sans l'autre ! Les deux pays sont unis par des liens historiques et économiques. Chaque jour, de nombreux Rwandais vont au Congo pour faire du commerce, travailler ou bien étudier, et beaucoup des Congolais habitent au Rwanda pour profiter de la sécurité et des bonnes infrastructures.

Or, la fragmentation de la société suivant des lignes ethniques ou régionales a continué à s'aggraver partout en RDC. La situation dans les provinces de l'Est est dominée depuis longtemps par ce phénomène. Malheureusement, la RDC n'est pas le seul pays en Afrique, voie au monde, qui connaît des tels problèmes de fragmentation.

Entretemps, les peuples nourrissent leurs préjugés quotidiens. Selon des voix congolaises, le Rwanda est un pays où il n'y a pas de liberté personnelle et ils se méfient de l'ordre extrême qu'y règne. Cependant, les Rwandais ne se sentent pas à l'aise face au chaos apparent qui règne en RDC. Une mère congolaise m'a dit récemment qu'« il fait si calme à Gisenyi qu'on a même peur de parler », ce qui m'a rappelé une conversation avec une mère rwandaise en Décembre 2012 qui disait : « Quand on arrive de l'autre côté de la frontière (à Goma), on a l'impression qu'on tombe dans un trou. Ca fait peur. »

C'est exactement pour ces « barrières mentales » que la Semaine de la Paix Transfrontalière est nécessaire plus que jamais en ce moment : il faut éviter que les populations de deux côtés de la frontière ne s'éloignent de plus en plus.

Or, cette période n'est pas marquée que par la guerre des mots, mais aussi par la violence réelle et palpable. Goma est généralement calme, mais la situation sécuritaire peut détériorer rapidement. D'abord il y avait souvent des lignes de front très proches de la ville et parfois la guerre se répandait jusqu'en ville.

En plus de cela, on enregistre des manifestations populaires spontanées et des populations dirigent souvent leur colère contre de supposés « étrangers », tels que des casques bleus et des humanitaires, mais aussi et surtout des « Rwandais ».

Ces réalités posent des difficultés importantes à tous ceux qui aspirent à un véritable travail transfrontalier, qui doit nécessairement avoir lieu physiquement sur les deux côtés de la frontière. Mais comment assurer la sécurité des participants, et comment répondre à leurs peurs ou soucis ? Les organisateurs de la Semaine de la Paix Transfrontalière ont du s'interroger sur de telles questions de façon régulière.

2011 : L'insécurité empêche les collègues de la giz de venir à Goma

En 2011, la plupart des activités de la Semaine de la Paix avaient lieu à Gisenyi. Cette deuxième édition avait comme sujet la participation des jeunes à la vie pacifique dans la société. Sous le thème « Ma voie/X pour la Paix », les jeunes participaient à 4 ateliers afin de se rapprocher de plusieurs manières de la participation active dans leur société. Ainsi des méthodologies différentes ont été combinées selon diverses perspectives : où participer et comment participer, comment s'investir concrètement, l'utilisation des médias et l'importance du respect entre de différentes nationalités, ethnies et sexes.

La clôture s'est tenue à Goma avec plus de 200 invités. Or, les professionnels d'appui allemands de la giz (coopération technique bilatérale allemande) du Rwanda n'ont pas pu participer à cette manifestation festive et largement médiatisées car ils étaient obligés de se soumettre aux réglementations sécuritaires des institutions étatiques allemandes.

Les acteurs de la coopération bilatérale entre l'Allemagne et d'autres pays travaillent avec des contraintes spécifiques. Les décisions sur les systèmes de sécurité et les évacuations sont prises de façon centralisée plutôt qu'au niveau local, et c'est donc dans la capitale du pays correspondant que les facteurs d'insécurité sont déterminés. Comme la période de la Semaine de la Paix 2011 était juste avant les élections nationales en RDC, il y avait de l'insécurité ponctuelle surtout dans la capitale Kinshasa, ce qui était à la base d'une mise en garde pour voyageurs qui empêchait les collègues allemands du Rwanda de traverser. Cette restriction était difficile à comprendre pour les partenaires locaux congolais. Heureusement, la bonne coopération dans le cadre du SCP entre des organisations allemandes liées à l'Etat et d'autres émanant de la société civile a permis une représentation SCP à la clôture, ce qui a évité le découragement des participants.

Cet incident illustre bien les tensions entre les structures locales et internationales que les partenaires sur terrain et surtout les agents du SCP doivent savoir respecter et gérer. La communication avec les acteurs à la base semble être la clé pour permettre un tel travail, or, les canaux de communication passent souvent par des niveaux plus élevés.

2012 : La guerre bouleverse les plus beaux plans

En 2012, le Nord Kivu était séné entre autres par l'apparition du M23 (mouvement du 23 Mars), un mouvement rebelle composé de deserteurs de l'armée congolaise qui n'étaient pas satisfaits de la mise en oeuvre des accords de paix antérieurs. Ce groupe qui était dominé par des Tutsi Congolais avançait rapidement en direction de Goma et occupait bien-

tôt un vaste territoire dans le Nord Kivu. Le M23 était perçu comme une menace sérieuse pour le Gouvernement de la RDC et de nombreux observateurs accusaient le Rwanda de soutenir ces rebelles.

En 2012, le thème de la Semaine de la Paix était « Une paix durable pour un avenir durable. Goma-Gisenyi : on est ensemble ». Cette troisième édition prévoyait de travailler pendant une semaine avec 100 jeunes à Gisenyi et Goma avec une marche à la fin, mais l'insécurité et des tensions entre les deux pays voisins ont contrecarré ces plans. Toute institution ou personne congolaise s'engageant dans un travail transfrontalier risquait de se faire accuser d' « infiltration » ou de « coopération avec l'ennemi ». Les jeunes Rwandais en visite à Goma risquaient de se faire confondre avec des rebelles du M23.

Tandis que le Club des Jeunes pour la Vie était dans la démarche de rechercher des lettres officielles de protection par les autorités de Goma, tels que le Maire de la Ville et la direction de la Police Nationale, les coordinations de la giz et de Pain pour le Monde se concertaient et prenaient la décision d'annuler l'activité telle qu' prévue. Ils jugeaient que les risques étaient trop grands, vu que des incidents de sécurité auraient été leur responsabilité.

Il était difficile de prédire si la situation allait s'améliorer, raison pour laquelle les organisateurs étaient obligés d'être flexibles et de concevoir plusieurs plans de déroulement. Le plan A était de se rencontrer dans la zone neutre au poste frontalier « Grande Barrière », voire même faire des discours à cet endroit, le plan B était de ne pas se rencontrer mais de passer une ficelle entre la RDC et le Rwanda avec des messages de paix sur des cartes postales et de sensibiliser les passants des deux côtés. Le plan C était de regrouper de jeunes Rwandais et Congolais dans des endroits loin de la frontière mais d'envoyer des délégations avec des messages de paix.

A la fin c'était le Plan C qui a été mis en oeuvre, car toute autre action n'était pas acceptée par les autorités d'immigration et de douane. L'activité se tenait pendant seulement deux jours de façon parallèle : Les Rwandais se rencontraient à Gisenyi et les Congolais se rencontraient à

Goma. Ce format a inclus une journée de sensibilisation avec les jeunes et une manifestation avec de nombreuses présentations et débats pendant la Journée Internationale de la Paix, le 21 septembre.

Les organisateurs ont proposé des ateliers de danse, théâtre, peinture et poésie aux jeunes à travers des équipes de formateurs Rwando-Congolaises. Lors de la journée des manifestations à l'ULPGL à Goma, les jeunes ont présenté les résultats et ils ont participé à un débat « Génération Grands Lacs » qui a été télévisé. L'équipe du Rwanda avec ses messages de paix a été accueillie chaleureusement par les Congolais. A Gisenyi, les jeunes ont fait une marche en ville et une manifestation publique avec chansons et discours. Eux aussi ont pu recevoir une petite équipe de jeunes Congolais qui étaient ravis de l'amitié que l'on leur remontrait sur place.

Malheureusement, une telle marche n'aurait pas été possible à Goma. C'était un temps de forte tension dans cette ville, imposant la prudence dans toute action publique. Rappelons que ce même jour, le 21 septembre 2012, il y avait une manifestation de jeunes étudiants qui protestaient contre la guerre. Leur protestation se terminait par la force vu les moyens brutaux employés par la police congolaise.

Néanmoins, des deux côtés de la frontière, les jeunes se sont exprimés et ils ont échangé des messages de paix, de main en main. Même si des barrières physiques et politiques les séparaient, leur esprit était uni pour un seul but : la paix entre les deux pays voisins, une paix dont les nouvelles générations rêvent.

2013 : Tujenge Amani – *Bâtissons la paix* avec des nouvelles approches

Quand les organisateurs se sont encore réunis en 2013, ils se sont tout de suite engagés à continuer les efforts pour réunir les jeunes de façon transfrontalière. Or, tout le monde était fatigué des aspects négatifs de ce travail, tels que le stress de devoir réagir envers un grand nombre de

personnes par téléphone et la déception de devoir changer les grandes lignes des actions à la hâte. La question était comment rendre la Semaine de la Paix moins vulnérable aux transformations volatiles du contexte.

C'est ainsi qu'un nouveau format a été conçu. En 2013, on a travaillé avec un groupe réduit de jeunes participants : 15 Congolais et 15 Rwandais qui étaient accompagnés par 15 animateurs et superviseurs pour la plupart également des jeunes. Ce nombre réduit permettait plus de flexibilité dans l'organisation et la communication – en cas de changement de lieu ou de date, on n'avait plus besoin de faire environ 100 appels ! Pour équilibrer cette réduction quantitative par l'impact qualitatif, l'appel de candidatures visait surtout des jeunes qui sont déjà engagés dans des associations, étant bien placés pour être des multiplicateurs. Le choix de faire animer des ateliers par d'autres jeunes déjà expérimentés dans le travail sur la paix suivait le concept de l'éducation par des pairs.

Au lieu de concentrer toutes les actions sur une courte durée (format « Semaine de la Paix ») nous avons organisé trois ateliers – arts, cinéma et sport pour la paix – qui se déroulaient pendant deux mois de deux côtés de la frontière (format « Académie de la paix »). Ceci permettait de réagir avec plus de flexibilité : quand l'insécurité montait, il était possible de relocaliser ou d'annuler certaines rencontres pendant une semaine sans risquer que tout le programme échoue.

Pour de grands événements comme l'ouverture et la clôture, on a gardé le système de plusieurs scénarios (Plan A/B). Par exemple, juste avant l'ouverture planifiée à Goma le 20 Juillet 2013, il y avait des manifestations violentes au Centre Ville et les organisateurs ont jugé mieux de tenir l'activité à Gisenyi. Le prix de la flexibilité était d'annuler la grande réalisation publique et festive avec plusieurs invités qu'on avait envisagée. Néanmoins, l'essentiel était fait : les jeunes se sont rencontrés à Gisenyi, ils ont fait connaissance, ils se sont échangés sur le thème d'éducation à la paix et ils ont planifié le futur déroulement de leurs ateliers ensemble.



Débats constructifs pour faire face à la violence et aux bombardements

Bientôt après le début de « Tujenge Amani », un nouveau problème s'était annoncé : certains participants rwandais refusaient de venir à Goma pour une séance d'un des ateliers suite à un discours du Maire de Gisenyi à la radio. Il décourageait tout citoyen rwandais, et surtout les jeunes hommes, de traverser la frontière pour éviter qu'on ne les confonde avec les rebelles du M23. Selon lui il y avait eu des attaques verbales et physiques par la population ainsi que des enlèvements par la police et le service de renseignement congolais.

Ceci remettait sur la table la question clé que nous étions obligés de nous poser chaque année : comment faire un véritable travail transfrontalier dans un contexte de peur et d'agression ? Les organisations partenaires ont cherché l'avis des jeunes eux-mêmes : A l'occasion d'une formation sur la gestion non-violente des conflits de trois jours avec les participants, animateurs et superviseurs mise en oeuvre par l'organisation partenaire SCP/giz *Ibuka*, les organisateurs ont profité pour lancer un débat avec les jeunes sur la question de l'insécurité et le travail transfrontalier.

Comme le débat était marqué par de fortes émotions, les animatrices d'*Ibuka* ont bien su saisir cette occasion pour en faire un exercice réel en communication non-violente ! Grâce à leur modération expérimentée, les jeunes ont respecté la parole de l'autre même quand on a traité de sujets difficiles.

Les Rwandais se prononçaient surtout sur leur peur d'être attaqués au Congo et ils étaient en mesure de citer leurs propres expériences et celles de leurs frères, voisins et amis qui avaient déjà été agressés de façon verbale ou physique lors d'un séjour à Goma. Les Congolais, eux, ne semblaient pas reconnaître que la peur des Rwandais pourrait être basée sur des faits réels exprimant la xénophobie. Ils croyaient que les Rwandais avaient plutôt peur de l'insécurité générale. Ils soulignaient qu'ils vivaient à Goma au quotidien et invitaient leurs amis rwandais à



partager cette expérience et à faire connaissance de leur environnement, pour pouvoir voir également les aspects positifs.

D'autres Congolais relevaient qu'il y avait des centaines de Rwandais qui traversaient la frontière chaque jour pour travailler, vendre, étudier, voir même fêter à Goma. Ils demandaient aux participants rwandais de se rappeler leurs engagements pris lors de leurs candidatures, car une des questions posées aux candidats était s'ils étaient prêts à réaliser un travail transfrontalier. Ils appelaient les Rwandais à montrer le courage de véritables activistes de paix. Par ailleurs, les Congolais exprimaient de façon sincère et convaincante combien ils étaient blessés par le refus de leurs amis de venir les voir dans leurs pays.

Les Rwandais ont saisi cette occasion pour reconfirmer leur volonté de venir au quotidien à Goma, ce qui a réjoui les Congolais. Cependant plusieurs Rwandais ont insisté qu'on ne peut pas prendre des risques de façon aveugle. Il faut d'abord bien comprendre les enjeux et « y aller lentement ». Ils ont proposé d'avoir toujours une communication au quotidien : qu'on garde contact par téléphone pour bien analyser et évaluer la situation au jour le jour.

Il faut également noter que les Congolais aussi éprouvaient une certaine peur certaines peurs à l'idée de venir au Rwanda ; basées sur la réalité ou non toutes ces peurs existent. La discussion a montré que la peur n'est pas soumise aux raisonnements rationnels. Est-ce que la peur des Rwandais ou des Congolais a besoin d'une justification ? Qu'elle soit basée sur des faits réels ou sur des rumeurs, elle reste un facteur important qui détermine les actions des jeunes. Le but d'un travail de paix devrait être de lancer le dialogue sur cette peur et d'espérer créer un environnement dans lequel un jour, elle n'aura plus de fondement, plus de raison d'être, car la violence et les manipulations seront dépassées.

Au bout de la discussion, les organisateurs ont invité les jeunes à proposer des solutions. Voici ce qui est de la réflexion commune :



Le plan de sécurité

1. Les jeunes Congolais sont responsables de leurs amis rwandais ; ils resteront toujours à leurs côtés lors de leur séjour à Goma. Il est strictement interdit aux Rwandais de s'éloigner du groupe ;
2. Les Rwandais seront récupérés à la Grande Barrière par les Congolais – si le lieu de l'atelier de l'atelier se trouve proche de la frontière, ils vont prendre des moto-taxis ensemble, si le lieu est plus loin, une voiture sera organisée ;
3. Les parents des jeunes recevront une lettre des organisateurs, les rassurant sur les mesures de sécurité prises par les organisateurs, avec une description de Goma leur indiquant où se trouveront exactement leurs enfants et avec les numéros de téléphone des responsables
4. On sollicitera une lettre du Maire de la Ville de Goma, garantissant la bonne sécurité des jeunes engagés dans « Tujenge Amani »
5. Les organisateurs et les superviseurs des ateliers vérifieront avant chaque séance la situation actuelle de sécurité à Goma.

Par la suite, les combats entre rebelles du M23 et gouvernement Congolais ont repris, cette fois-ci avec l'action militaire d'une nouvelle force d'intervention des Nations Unies. Des bombes sont tombées sur et autour de Goma et tout au long de la frontière, ainsi que sur le territoire rwandais. Il y a eu des blessés, des morts et des manifestations sanglantes. Le Rwanda et la RDC se sont mutuellement menacés. Peu de Rwandais traversaient la frontière et les agressions et attaques à caractère ethnique se multipliaient à Goma.

Dans cette situation, les organisateurs ont réalisé des séances de réflexion séparées avec les jeunes à Goma et à Gisenyi pour faire une analyse du contexte et pour s'échanger sur la situation. Nous avons découvert avec étonnement et joie que les jeunes sont restés solidaires : Rwandais et Congolais se sont envoyés des messages de réconfort par facebook et par sms et les Congolais ont activement sensibilisé les gens autour d'eux qui avaient tendance à condamner « le Rwanda » en général.

Dans des séances facilitées par la journaliste et professionnelle d'appui de Pain pour le Monde, Judith Raupp, les jeunes ont réfléchi ensemble sur comment faire face à la manipulation et aux discours de guerre qui prennent de l'ampleur. Sur base de ces réunions, les participants ont sorti un communiqué pour la paix (voir encadré page...). Les partenaires et les jeunes ont persévéré dans le travail pour la paix, bien qu'en ce moment précis, il leur semblait n'être qu'une toute petite goutte dans l'océan.

Peu après, les jeunes ont repris le travail dans leurs ateliers. Avec l'avancée de l'armée congolaise FARDC et des forces des Nations Unies contre le M23 et l'annonce officielle de la fin de leur rébellion fin Octobre 2013, les organisateurs ont enfin pu tenir la clôture de l'édition de cette année à Goma. Il était prévu de faire une marche transfrontalière, mais suite aux rumeurs qu'il y aurait une manifestation pro-FARDC en ville, la mairie de Goma avait déconseillé cette marche. Dans la Grande Salle Jubilé de HEAL Africa à Goma, tous les partenaires, jeunes et autres acteurs se retrouvaient afin d'échanger des mots de circonstance et de suivre les présentations des productions des jeunes : films, théâtre, poésie, sport et musique. La journée a été couronnée de succès, avec le lancement d'une publication sur le programme (« Goma-Gisenyi : Nous sommes ensemble »), un court métrage sur la clôture qui passait à la télévision locale et la visite de Martin Kobler, le responsable des Forces des Nations Unies au Congo, qui avait appris l'existence de cette initiative à travers le compte Twitter @TujengeAmani. Mais au delà de tous les discours, prestations et publicités, le résultat le plus précieux de toute l'activité ce sont les amitiés qui se sont développées entre les jeunes : la main dans la main, bras dessus – bras dessous, rigolant, partageant, ils donnaient eux-mêmes l'image de la paix parfaite et durable entre deux peuples.

Résumé

Cet article veut partager avec d'autres artisans de paix l'évolution d'un programme pilote qui cherche à renforcer la cohabitation entre deux peuples divisés en commençant par la jeunesse. Pour un tel travail il faut être flexible, savoir communiquer et réagir, supporter le flou et les incertitudes et bien évaluer les risques. Il faut bien réfléchir sur les priorités et les alternatives. En plus, il faut prendre en compte les directives données par les hiérarchies lointaines des uns et des autres, tout en communiquant et insistant sur les perspectives et les réalités locales. Il faut respecter les normes locales et bien communiquer avec les autorités locales (municipalité, douane, conseils de la jeunesse, mairie). Mais surtout, il faut être engagé, ne pas se laisser décourager et persévérer dans la recherche de solutions créatives.

Déclaration des jeunes

Nous, jeunes habitant la zone transfrontalière Goma-Gisenyi, nous sommes engagés dans le processus de consolidation de la paix dans notre région à travers le projet Tujenge Amani.

A travers des ateliers créatifs tenus de manière alternative à Goma et à Gisenyi nous exprimons nos idées par rapport à la paix et avons ainsi amorcé un dialogue avec nos pairs pour établir une paix durable pour un avenir sans guerre, sans discrimination, et sans être manipulés par des personnes qui veulent diviser les peuples au lieu de les unir.

En dépit de cet engagement renouvelé d'oeuvrer pour la convivialité et la paix dans la région, nous sommes indignés de la situation sécuritaire : nos deux villes de Goma et Gisenyi, ont connu des bombardements le mois passé et des personnes innocentes ont perdu la

vie à Goma comme à Gisenyi. La sur-militarisation des zones transfrontalières nous inquiète aujourd'hui.

Nous avons tant souffert et pleurons encore les innombrables morts enregistrés suite à la violence dans la région depuis plusieurs décennies déjà. Nous faisons aussi remarquer que la cohabitation pacifique des populations civiles est handicapée par cet état des choses, qui est à la base du recul dans la circulation de biens et de personnes à travers les zones transfrontalières avec des conséquences néfastes sur le coût de la vie. Cette situation est scandaleuse et constitue un affront pour les populations civiles vivant dans cet espace et source permanente d'anxiété, de traumatisme, de méfiance.

Nous avons tant souffert et maintenant nous voulons que tout cela cesse ; que les activités entre nos deux pays continuent à l'ordinaire et que toute personne soit le premier à construire l'amour dans la société au lieu de créer l'adversité entre nous.

Nous, jeunes habitant la zone transfrontalière Goma- Gisenyi engagés dans le processus de consolidation de la paix dans notre région à travers le projet Tujenge Amani, demandons aux décideurs politiques de rétablir la concorde régionale à travers un dialogue sincère et permanent de renforcer le système d'éducation à la paix en milieu de jeunes, notamment par la promotion de rencontres transfrontalières. Nous invitons aussi les autorités actuelles à s'assurer que les droits humains sont respectés, et à travailler sincèrement pour garantir aux populations une vie meilleure dans un environnement de paix.

*Fait à Gisenyi, le 21 septembre 2013
Les signataires*

Discours d'une jeune Rwandaise présenté lors d'une journée des manifestations dans le cadre de la Semaine de la Paix le 21 Septembre 2012

Nous sommes tous ici pour célébrer la Journée internationale de la paix. Comme vous le savez, nos pays ont connu beaucoup de problèmes. Je parle du génocide, des guerres sans cesse, des calamités, de l'insécurité et des conflits qui ont marqué notre histoire.

En tant que jeune Rwandaise, cette semaine de la paix a été d'une grande importance surtout aujourd'hui où tout le monde réclame une vie paisible. Cette semaine nous a beaucoup aidé à améliorer notre connaissance en ce qui concerne la paix et comment y parvenir. Cela demande beaucoup de choses, comme d'accepter nos différences qu'elles soient sociales, religieuses, culturelles, ethniques ou raciales. Nous avons pris l'initiative de lutter contre les maux de conflit car nous voulons un avenir meilleur ensoleillé et éclairé par une paix qui n'est pas temporaire, mais qui va durer pour toujours. Afin que des siècles et des siècles après, nos descendants puissent savourer l'héritage incomparable que nous leur aurons légué. Mais pour y parvenir armons – nous de force et de courage et unissons-nous, car l'union fait la force.

Nous, jeunes de la région, acceptons qu'avec la paix nous ferons face à une vie meilleure certaine, que nos aînés ont beaucoup à nous apprendre pour nous guider sur le bon chemin, fondement de nos sociétés. Nous sommes très contents de recevoir nos amis congolais car la paix doit traverser la frontière. Nous disons merci à leur délégation et aux autres jeunes qui sont restés dans leur région pour célébrer la Journée de la paix. C'est nous les jeunes qui devons recoudre les tissus déchirés par nos prédécesseurs et nos politiciens.

Comme l'a dit Chicco, un poète congolais : « *La paix ne doit pas être seulement une salutation mais aussi une solution à nos problèmes* ».

Merci. Bonne Journée de la paix et que la paix règne dans vos cœurs ainsi que partout où nous sommes.

Théâtre Forum contre la violence

Goma, Gisenyi, 25 Novembre – 01 Décembre 2013

Par Claus Schrowange*

Scène 1 : « L'eau, c'est la vie » dit Del'or et ouvre une bouteille en plastique sur laquelle est inscrit : « La Vie ». Doucement, l'eau coule par terre et éclabousse le sol. Le visage de Del'or s'assombrit de colère et des pleurs envahissent son visage. « Mais de toute façon, qui s'occupe de savoir si un Congolais ou une Congolaise est vivante ou morte ? ». Elle écrase la bouteille d'eau avec rage et la jette par terre. Plus tard, Del'or chante une chanson sur les orphelins de la guerre. À la fin du chant, elle reste sans mot, des larmes coulant sur ses joues.

Dans l'église CBCA du quartier de Virunga, on n'entend plus que la respiration de 200 personnes qui partagent ce moment à Goma.

Del'or a 16 ans. L'une des bombes qui sont tombées sur la ville en août cette année a explosé sur la maison des voisins de son amie.

20 minutes plus tard, Del'or revient sur scène et danse avec ses amis rwandais et congolais sur une chorégraphie au son des tambours.

Scène 2 : Après que les copains de Kenge aient attaqué une vendeuse de tomates rwandaise, il crie : « Le soleil se lève toujours au Rwanda et la pluie vient du Rwanda ; tout comme la guerre ! ».

« Kenge, tu es un lâche, un homme sans cœur ! ». Nadine l'interpelle et la dispute commence entre eux.

« Nous devons arrêter de penser que le Rwanda est la seule raison de nos problèmes. Notre maison est, elle aussi, loin d'être en ordre. »

* Consultant pour la construction de la paix, la transformation des conflits et les droits humains, APRED-RGL Kigali, Rwanda ; claus.schrowange@gmail.com ; www.facebook.com/APRED.RGL ; www.apred-rgl.org





Les spectateurs sont invités à intervenir. Les arguments et les contre arguments fusent dans l'église. Une vieille femme congolaise intervient sur scène : « *Kenge, qu'est-ce que cette pauvre vendeuse de tomates t'a fait ? Elle aussi ne veut que nourrir ses enfants.* »

Scène 3 : « *J'aurais pu avoir une bonne vie tranquille, épargnée par les atrocités dont j'ai été témoin. Je ne veux plus voir tout ceci.* » *Thérèse s'approche doucement de David qui dessine une peinture de guerre. La jeune Rwandaise allume une bougie et met le feu au tableau. On entend, en arrière-plan, une chanson classique d'un film de guerre.*

Les spectateurs ont le temps de partager leurs impressions ; échanger sur ce qu'ils ont vu, car les émotions aident à discuter sur la situation de la région des Grands Lacs.

À la fin de la séance de 2 heures et demie, tous les participants et les acteurs sont sur la scène et chantent « *Nous disons non à la guerre car elle détruit nos pays... Congo, Rwanda, Uganda, Burundi...* ».

Après les au revoir et les pleurs, nous devons faire vite. La frontière rwandaise ferme à 18:00.

18 jeunes du centre de jeunes rwandais « *Vision Jeunesse Nouvelle* » de Gisenyi et « *Jeunesse en Action* » de la CBCA Goma, ont partagé 5 jours intenses d'échanges à Gisenyi au Rwanda. Ils ont créé la pièce « *La Tomate Pourrie* », et fait 3 programmes du théâtre forum à Gisenyi et Goma.

La pièce est développée d'après les méthodes pédagogiques expérimentales de « *Rafiki Theatre* », une troupe de théâtre en Ouganda. Cette pièce est inspirée des expériences de chacun et d'une recherche d'International Alert intitulée : « *Les mots qui tuent* ». Cette recherche se penche sur les bases violentes des préjugés, des mythes et des rumeurs qui sont transmis dans la région des Grands Lacs.

Ceci est un exemple du travail d'« *APRED-RGL* », une initiative pour la paix et la réconciliation dans la sous-région des Grands Lacs, créée par trois Églises : Communauté Baptiste au Centre de l'Afrique (RDC),



l'Église Presbytérienne au Rwanda et Église Anglicane au Rwanda, en partenariat avec la Mission Évangélique Unie (MEU) d'Allemagne.

C'est aussi un exemple de l'harmonisation entre le travail des églises et celui de la coopération au développement. APRED-RGL reçoit des financements de « Pain pour le Monde/EED ». « *Vision Jeunesse Nouvelle* » est soutenue par la « GIZ » dans le cadre du programme allemand « ZFD – *Service Civil pour la Paix* », ainsi que par MISEREOR.

Non à la guerre

Nous disons non à la guerre
Car elle détruit nos pays
Révoltons-nous sans peur
Et chassons la guerre parmi nous,
Congo, Rwanda, Uganda, Burundi
Main dans la main, cultivons la paix
Dans notre région.

Twa maganye inhambara
Kuko isenya ibihuga byacu
Tuyirwanye na bgoba
Twirukane na bgoba
Twirukane inhambara muritwe
Congo, Rwanda, Uganda, Burundi
Ichiganza mukindi twubake amahoro
Mu karere kacu.

Théâtre, musique et danse pour la paix et la réconciliation

Festival International des Jeunes pour la Paix

*Par Béla Bisom et Florian Nickel**

Une scène de théâtre à Cyangugu, Rwanda : Une jeune Rwandaise ramène à la maison son fiancé Congolais qu'elle a rencontré pendant ses études à Bukavu, une ville voisine située juste de l'autre côté de la frontière. Son père est furieux et il l'éconduit parce que « les Congolais ne s'intéressent qu'à la bonne chère, la musique et les femmes » (le public rit). Elle doit le quitter. Un an plus tard, elle présente son fiancé Burundais qu'elle a rencontré au cours de plusieurs séjours à Bujumbura qui se trouve à moins de quatre heures d'autobus. Mais son père rejette aussi ce jeune homme, parce que « les Burundais sont ennuyeux et incultes [le public rit encore plus fort]. Pourquoi ne choisit-elle pas un bon Rwandais, fiable, intelligent et travailleur ? » il dit.

La même scène de théâtre à Bujumbura, Burundi : Une jeune Burundaise présente son petit ami Congolais à sa famille. Son père le congédie parce que « les Congolais sont paresseux et n'ont d'intérêt que pour la danse et le fofou¹ » (le public rit bruyamment). Quand elle ramène un Rwandais, son père le rejette parce que « les Rwandais sont trop rigides

¹ Une pâte de manioc

* Florian Nickel est manager d'événements pour littérature et musique, actuellement éducateur en formation. Béla Bisom est manager et producteur pour les arts performatifs (www.transmissions.de).



et ennuyeux, ils ne savent pas vivre [acclamation du public]. Pourquoi ne trouve-t-elle pas un mari Burundais, fiable, travailleur et qui a bon cœur ? » (ovation)

La scène fonctionne de la même façon à Uvira, République Démocratique du Congo, au sujet des hommes du Burundi et du Rwanda. Le public est enthousiaste. Tout le monde connaît ces préjugés mais personne n'en parle en public. Pourtant, la plupart des gens y croient. Un grand nombre de ces préjugés se sont développés pendant des siècles et des décennies et sont transmis par les familles et par la société. Les jeunes gens d'aujourd'hui font des études dans d'autres villes, ils ont accès aux nouvelles internationales par la télévision, ils sont connectés via Facebook mais ils manquent de vécu au contact des étrangers. C'est pourquoi ils adoptent les mythes et les préjugés de leurs parents. Ils ne savent pas que leur histoire est tout à fait semblable à celle d'autres adolescents de l'autre côté de la frontière.

Le « Festival International des Jeunes pour la Paix » du Projet EIRENE – réalisé au Burundi, au Rwanda et en RDC en 2010 – a réuni des jeunes gens de chacun des trois pays afin qu'ils travaillent ensemble pendant une semaine pour créer des œuvres scéniques à travers la musique, le théâtre et la danse. Nous – deux responsables culturels allemands – avons conçu et encadré le projet, mais il a été mis en œuvre par des ONG locales de chacun des trois pays, en collaboration avec GIZ Uvira, République Démocratique du Congo.

Les habitants des régions du Burundi, du Rwanda et du Nord et Sud-Kivu (RDC) sont marqués par des décennies de conflits ethniques, de guerres civiles, de fuites et d'expulsions qui ont pour conséquence la méfiance et le blâme à l'égard des autres. Bien qu'ils soient très proches les uns des autres géographiquement, les peuples mêmes des zones frontalières situées entre Bujumbura, Cyangugu, Bukavu et Uvira n'ont que peu d'interactions (à la seule exception des commerçants). Souvent, ils n'ont ni assez d'argent pour voyager ni papiers d'identité officiels.

Puisque les préjugés se transmettent de père en fils, il est important de susciter des expériences positives avant d'être marié et d'avoir des

enfants. L'objectif du projet est d'établir des liens entre les jeunes gens et de surmonter les barrières des préjugés. Travailler ensemble sur un projet culturel et échanger sur ses propres expériences et difficultés est une façon d'apprendre à se connaître mutuellement et de rentrer chez soi avec un discours dans lequel les autres ne sont plus du tout tenus en aussi basse estime.

Les organisations partenaires locales étaient des ONG Catholiques et Protestantes ayant une expérience du théâtre de rue et autres activités culturelles. Un de nos objectifs a été de doter les organisations partenaires d'une nouvelle méthode de travail culturel pour la paix. Nous avons invité la conseillère théâtrale et metteur en scène belge Frédérique Lecomte, avec sa compagne « Théâtre et Réconciliation », à venir à Uvira, RDC, pour former les professeurs des organisations partenaires à sa technique participative de théâtre du conflit. Mme Lecomte recourt avec succès à cette méthode pour des projets dans divers lieux de la région ainsi que dans des pays en situation de post conflit dans toute l'Afrique. Elle est fondée sur l'élaboration collective par les participants de scènes de théâtre illustrant leurs propres expériences. A la suite de la formation, les professeurs ont réalisé, de manière indépendante, trois ateliers avec les jeunes participants du projet.

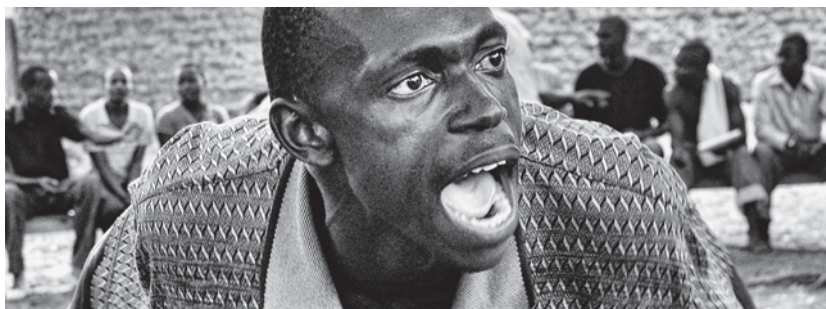
Les participants, 30 jeunes entre 16 et 27 ans, du Burundi, du Rwanda, et de la RDC – 10 de chaque pays – se sont réunis dans des ateliers de théâtre pendant une semaine pour réaliser et jouer une pièce de théâtre. Les deux premiers jours, ils ont rassemblé des thèmes de leurs vies personnelles, de leur histoire, leurs expériences et de leur contexte social pour créer les premières scènes, chorégraphies et chansons. Puis, pendant deux jours, ils ont travaillé les scènes et ils les ont réunies en une seule grande pièce durant les deux derniers jours. Le septième jour, une représentation ouverte au public a été donnée. Remarque : les ateliers ont eu lieu trois fois avec des participants différents (90 en tout) et ils ont soulevé des questions très similaires comme : l'éducation, la corruption, le népotisme, la violence, la guerre, les discriminations fondées sur les différences ethniques et le genre, les violences



sexuelles, la pauvreté, l'identité personnelle, les préjugés et les conflits autour des terres.

Mais tous les sujets n'ont pas pu être traités publiquement en tous lieux. Les thèmes les plus difficiles ont été la corruption et les discriminations ethniques. Une des principales inquiétudes des organisations partenaires était de rencontrer des difficultés avec les autorités, aussi ils se sont montrés très prudents en ce qui concerne les limites à ne pas dépasser et le choix des questions abordées. Mais le théâtre, la musique et la danse sont de merveilleuses façons d'évoquer des sujets dans le cadre d'une fiction, ce qui ne fonctionnerait pas avec d'autres médias où l'on pourrait craindre une répression. Cette expérience nous a montré que les jeunes participants avaient l'esprit ouvert mais qu'ils faisaient attention à ce qu'ils disaient et à ce qu'ils montraient.

Une scène chorégraphique, dernière séquence de la représentation publique à Cyangugu : Trois groupes de quatre danseurs, filles et garçons, sont sur scène. A tour de rôle, ils montrent aux autres la danse typique de leur pays, accompagnés par les musiques des différents styles nationaux. Les Rwandais ont une façon de danser majestueuse, altière, avec des bras tendus, le style Congolais est compact, un genre de twist proche du sol. La scène n'est pas une joute mais plutôt une présentation respectueuse. A la fin les groupes s'invitent mutuellement à danser, d'abord par couples, puis tous ensemble. Cette dernière scène, qui fonctionne dans chacun des trois pays, est simple mais elle donne aussi une bonne image de la tolérance et de la façon d'apprécier les différences.



Le théâtre comme instrument d'expression et outil de paix

Mes premières expériences au Cameroun

*Par Silvia Stroh**

Plus de 50 % de la population camerounaise est constituée des jeunes. Environ 8 millions d'enfants et des jeunes cherchent à avoir de la nourriture, de l'éducation et de l'emploi dans un pays marqué par une pauvreté croissante. Une grande partie de la jeunesse bien formée essaie de quitter le pays pour chercher de l'emploi en Europe ou aux Etats-Unis. Cette situation est une menace réelle pour le Cameroun, car le pays a besoin de ces jeunes qui pourraient être un moteur du développement. Cette paix est davantage fragilisée avec la rupture de confiance entre les parents et les jeunes.

Il se pose ainsi un problème crucial de formation et d'équipement de la jeunesse pour qu'elle devienne actrice de changement social, de construction d'une société de justice et paix en reconstruisant le système de confiance afin de bénéficier du relai de la classe dirigeante. C'est dans ce sens que le CIPCRE avec l'appui de Pain pour le Monde, à travers le programme d'envoi de professionnels du Service Civil pour la Paix a initié en 2011 un programme qu'il a baptisé « Théâtre pour la paix » pour répondre non seulement aux besoins internes du CIPCRE en matière d'outil transversal d'animation et de décloisonnement des unités de travail, mais aussi à la réalité du contexte local d'intervention qui est dominé par la tradition orale. Le théâtre est donc cet outil qui va per-

* Professionnelle d'appui au CIPCRE, Bafoussam

mettre aux gens de mieux s'exprimer, de dépasser leurs limites et d'optimiser leurs capacités en termes de communication, d'assurance, de découverte de soi et des autres. C'est un langage universel qui, en associant l'expression verbale du chant et corporelle de la danse, permet de faire vivre l'histoire et les histoires tout en provoquant des changements.

Développer et mettre en œuvre un tel concept s'est imposé au CIPCRE comme une stratégie incontournable pour la conscientisation, l'éducation et le développement personnel et la participation des bénéficiaires qu'il accompagne d'autant plus que comme l'énonçait le Secrétaire Général de l'ONU, « Il ne suffit pas d'apprendre aux enfants à lire, à écrire et à compter. Il faut aussi leur enseigner le respect des autres et du monde dans lequel nous vivons, et favoriser ainsi l'avènement de sociétés plus justes, plus ouvertes et plus harmonieuses. » (ouverture de la Journée internationale de la paix 2013)

En 2012, j'ai commencé mon travail avec le « théâtre pour la paix ».

Oui, ils aiment le théâtre, les Camerounais. Partout où j'arrive, on a envie de jouer. A Dschang, à la fin de 4 jours d'un atelier rassemblant des membres du Mouvement des Etudiants Protestants du Cameroun représentant les étudiants de 9 Universités du Cameroun, une pièce de théâtre basée sur des scènes improvisées par les participants a été montée et présentée au public. Le thème principal tournait autour des conflits sociaux et de la recherche de la paix. La vie d'une famille ordinaire avec tous ses conflits sur fond de rêve d'une vie paisible des membres de cette famille a été mise en scène par les jeunes étudiants.

Tous les thèmes, même les plus délicats, le public les perçoit de façon comique ; le harcèlement sexuel, le tribalisme, la place de la femme dans la société traditionnelle, la guerre des religions. Tous les thèmes mis en scène ont provoqué l'hilarité des spectateurs. Quelques fois, on a eu du mal à écouter les acteurs tellement la salle riait, et le message ne passait presque plus. Même les petites scènes de l'espoir et des rêves n'avaient guère de chance d'être comprises : d'un côté les spectateurs faisaient trop de bruit et de l'autre côté les acteurs ont trop grossi le trait en jouant leurs scènes.



Le rire comme stratégie de survie. Ce qu'on ne peut pas changer, ce qu'on ne peut pas ignorer, ce qu'on ne peut plus gérer, on le traite avec un rire.

Quelles perspectives y a-t-il ? Comment les jeunes voient-ils leur avenir ? Selon mes observations, beaucoup aiment danser, jouer, fêter et seulement quelques-uns ont l'habitude de discuter de leur situation, montrer leurs vrais sentiments. Pourquoi exprimer un refus si on n'a pas de possibilité de changer quelque chose ? Pourquoi voter si on n'a pas d'alternative ? Ces jeunes sont capables de s'exprimer, ils comprennent très bien les problèmes et aussi leurs causes. Ils ne voient seulement pas de chance pour le changement ni un rôle constructif qu'ils pourraient y jouer.

Si on regarde le système autoritaire dans les écoles, dans les familles et même dans l'administration, on arrive à comprendre leur attitude. Tout ce qui compte c'est la discipline. Et cette discipline est fondée sur la soumission, la violence, la peur, et l'humiliation.

Et là, nous, les adultes, devons commencer à soutenir les jeunes. Le théâtre est un moyen parfait pour cela. On commence avec les exercices de confiance, en eux-mêmes mais aussi dans les autres, on prend le temps d'analyser les problèmes, de les regarder, de développer des alternatives en jouant. Dans ce travail, on a la possibilité de découvrir ses besoins et ses possibilités. On apprend à réagir aux autres, on insiste sur les petits détails, les petits changements et on agit en équipe. On développe la solidarité.



Depuis octobre 2012, on a fondé une troupe théâtrale des jeunes à Bafoussam, la TIM (Troupe d'intervention mobile). 16 jeunes entre 16 et 26 ans se rencontrent tous les lundi après-midi pour les séances de répétition. Six (6) scènes ont été montées par cette troupe et portent sur les droits des enfants et particulièrement sur les thématiques des abus sexuels, d'exploitation sexuelle et des discriminations sexistes, de violence en milieu scolaire et sur la gestion pacifique des conflits entre agriculteurs et éleveurs. La présentation de ces scènes dans l'objectif de conscientiser, d'éduquer et d'informer le grand public et les partenaires du CIPCRE dans le monde rural et dans les établissements scolaires a bien commencé. Pour ces jeunes la TIM constitue un moyen pour changer les choses, c'est-à-dire leur avenir dans leur pays. Ils ont trouvé une famille, un soutien, un amour mutuel, un espace où ils ont la latitude de se découvrir et d'être vrais.

SMS de Benoît (26), membre de la TIM : « Voilà un an déjà que la TIM existe et je profite de ce moment très ordinaire de ma journée pour exprimer mon immense joie de vous avoir avec nous. Avec vous et les autres, je passe des moments intenses, pleins de richesse, divertissants et instructifs. Grâce à vous j'ai une autre vision de moi et de la communauté. Merci... Que le Seigneur vous accompagne dans votre travail qui n'est sûrement pas évident. Beaucoup de courage et infiniment merci. »

On voit, un changement des attitudes est possible. Commençons-le par le rire !



Les Clubs pour la Paix des Freetong Pikinino Players : donner aux jeunes de Sierra Leone l'espoir auquel ils aspirent et renforcer leurs capacités de consolidation de la paix

*Par le Dr. El Hadj Malick Sy Konaré**

Alors que la région d'Afrique de l'Ouest, et en particulier la sous-région de la rivière Mano, se retrouve plus que jamais confrontée à une escalade de la violence, aggravant les peurs et les menaces, les Freetong Players International, (organisation issue de la nécessité de révolutionner le théâtre Sierra-Léonais en élargissant sa fonction traditionnelle dédiée aux rituels et au divertissement à celle d'un véritable outil d'information, de communication, d'éducation et de mobilisation des communautés), considèrent qu'il est primordial d'entretenir les valeurs d'empathie, de compassion, de bonne volonté, de tolérance et de non-violence dans la vie de nos enfants, symboles de l'espoir de la nation. Étant fondamentalement convaincus que ces conflits qui affectent la sous-région, encore malheureusement trop souvent qualifiés de luttes ethniques et tribales, traduisent fréquemment des effets régionaux négatifs déstabilisateurs, et exigent par conséquent des solutions structurelles en profondeur, nous sommes plus que jamais déterminés à remédier aux déficiences des structures et aux causes profondes de ces conflits grâce à des activités d'autonomisation et de renforcement des capacités. Nous sommes également conscients que l'analyse restrictive de ces conflits comme conflits ethniques exclut de nombreux facteurs qui contribuent large-

* Formateur et conseiller en matière de Conflits et de Paix ; Pain pour le Monde – Service Évangélique pour le Développement en collaboration avec les Freetong Players International/Sierra Leone.

ment à leur déclenchement et nous sommes donc convaincus que les sujets sensibles provoquant aisément haines et frustrations sont en fait étroitement liés au partage inéquitable des richesses et se trouvent donc certainement au cœur même de nombreux conflits dont souffre la sous-région de la rivière Mano. Dans de telles situations, l'appartenance ethnique et/ou l'affiliation à des systèmes claniques engendrent une culture de clientélisme politique qui crée des sentiments d'inégalité parmi les différents groupes sociaux et ethniques du pays. Ces facteurs, ajoutés à un contexte de corruption endémique, d'inégalité économique et à une situation de non-droit absolu, peuvent certainement donner lieu à des scènes de violence qui prennent généralement un caractère ethnique et régional. A chaque fois que les gens sont lésés par la politique, la loi, l'économie ou les traditions culturelles et qu'ils sont victimes d'un accès inégalitaire aux richesses, au pouvoir politique, à l'éducation, à la santé ou à un statut juridique, il se produit des cas de « violence structurelle ». Ces formes d'inégalités sociales constituent vraiment des phénomènes explosifs. Elles sont à l'origine de frustrations et de sentiments de discrimination, souvent manipulés par des dirigeants politiques corrompus et immoraux afin de transformer sans peine les conflits sociaux en luttes interethniques. C'est pourquoi il est important de signaler et de reconnaître que les différences ou identités raciales ne sont pas la cause mais la conséquence de l'instrumentalisation ou de la politisation des ethnies à d'autres fins, que l'on doit identifier comme les causes réelles et les éléments moteurs de tels conflits.

Nous, les Freetong Players, sommes intimement convaincus qu'il est en fait aisé d'enseigner la guerre aux enfants mais qu'il est un défi bien plus important qui est de leur apprendre comment créer la paix. C'est pour cette raison essentiellement, qu'en Mars 2013, dans le cadre de notre collaboration avec Pain pour le Monde – Service Protestant pour le Développement (partenariat qui souligne nos actions novatrices dans le domaine de la consolidation de la paix pour une nation pacifique et non-violente en Sierra Leone) nous avons décidé de créer les « Clubs pour la Paix des Freetong Piginino Players » dans la métropole de Freetown et

dans les trois principaux districts régionaux de Bo, Kenema et Makeni. Dans la seule ville de Freetown nous avons créé dix (10) clubs pour la paix distincts; huit (8) dans des écoles et deux (2) dans deux différentes organisations pour les enfants des rues, et nous avons formé plus de 80 enfants aux dispositifs de consolidation de la Paix.

Comme leur nom l'indique, les « Clubs pour la Paix des Freetong Pikinino Players », en tant qu'aspect principal des activités de consolidation de la paix des Freetong Players, ciblent les enfants et la jeunesse en leur donnant les moyens de s'émanciper grâce à des sessions de renforcement des capacités associées à un travail d'expression artistique centré sur les valeurs essentielles de dialogue, d'ouverture d'esprit, de tolérance et de respect des différences. Une transmission du savoir qui associe sessions de formation et ateliers artistiques utilisant le théâtre, la musique et la danse pour mettre en scène le contenu de la formation et le rendre plus accessible à la jeunesse (car l'analphabétisme est également un défi de taille dans ce pays) constitue réellement une approche intégrante et globale qui implique à la fois de comprendre, de s'approprier et de maîtriser les outils et techniques de résolution et/ou transformation du conflit et du bien-être psycho-social et relationnel, afin de poser les fondations d'une Sierra Leone non-violente, pacifique et prospère. Notre volonté d'inculquer à nos enfants certaines valeurs essentielles à une vie paisible, notamment les attitudes qui encouragent le pardon et la compassion, mais également la nécessité de rompre le cycle de la violence dans nos cités et de le remplacer par de nouvelles façons de faire face aux conflits et d'élaborer des initiatives de paix, est la raison qui motive notre engagement. Si le continent Africain, autrefois considéré comme le berceau de la civilisation, était censé renaître à ses gloires passées, nous devrions unir nos voix à toutes celles qui appellent à la paix, à l'amour et à la justice.

Beaucoup de gens pensent que les enfants représentent l'avenir, mais nous, les Freetong Players International, sommes intimement convaincus qu'ils représentent, en fait, le présent. Et puisque les enfants sont le présent et qu'il semble évident que l'histoire appartient aux média-

teurs et que l'avenir ne leur est jamais fermé, nous cherchons à ce qu'ils deviennent les médiateurs de notre travail de paix au niveau local, et par conséquent de l'équilibre et l'harmonie de ce pays. Nous sommes convaincus que le fait d'atteindre les enfants et de les doter des capacités voulues entraîne inévitablement des conséquences sur la paix. Nous œuvrons pour la paix de manière proactive au niveau du terrain, de sorte que ces « seigneurs de la violence » cupides et ces politiciens immoraux qui avaient l'habitude malveillante de manipuler la jeunesse de notre sous-région et qui contrôlaient les parties en conflit dans la plupart des situations, ne puissent pas librement faire appel aux enfants, et par conséquent au peuple, pour les inciter à la violence. Notre ferme détermination d'éduquer les enfants, qui sont les éléments les plus vulnérables et en même temps l'espoir de la nation, repose sur notre intime conviction qu'il est plus facile de promouvoir la paix quand ce sont les enfants qui parlent aux enfants. Les Freetong Players International sont en fait profondément convaincus que c'est en cultivant le sentiment de non-violence dans l'esprit de la jeunesse de notre pays que nous permettrons à la fois de favoriser un climat positif de paix et de stimuler un changement d'attitude en vue d'une nation émergente moderne.

Nous nous consacrons également à créer un climat scolaire efficient en concentrant nos efforts sur deux points essentiels au sein d'une école : enseigner aux enfants les techniques de résolution du conflit et l'engagement civique ; et doter les éducateurs des compétences et du savoir essentiel pour intégrer les méthodes et outils de transformation pacifique du conflit aux programmes et à la culture de l'école. Ces efforts combinés renforceront les milieux sociaux et académiques des écoles en produisant des institutions plus solides et des étudiants plus brillants. L'idée d'établir les « Clubs pour la Paix des Freetong Pikinino Players » dans les écoles primaires et secondaires prend essentiellement sa source dans la détermination de notre organisation à inciter les professeurs, les étudiants, les parents et la communauté scolaire à envisager la paix non seulement comme un élément notable et essentiel à la stabilité et au développement socio-économique du pays, mais aussi comme un atout

précieux, fondamentalement lié aux comportements, aux mentalités et aux préoccupations relationnelles telles que la façon d'interagir pacifiquement à la maison, dans la communauté, à l'école et au sein d'autres organisations ou groupes sociaux. Dans ce cadre, les Freetong Players International mettent aussi l'accent sur les violences domestiques et leur impact sur l'attitude des enfants à l'extérieur de chez eux. Sur la base de nos 28 années d'expérience dans le domaine de la jeunesse, nous sommes intimement persuadés que les enfants des foyers où règnent les violences domestiques n'ont pas seulement plus de chances d'être maltraités et/ou négligés mais peuvent également devenir les auteurs d'actes de violence.

Afin de favoriser, au sein de nos clubs pour la paix, un environnement propice à l'émergence d'une conscience et de systèmes de pensée nouveaux, propres à entraîner des changements de comportement chez les membres des clubs, nous avons conçu une série d'activités visant à encourager l'interaction et à établir des passerelles entre des jeunes gens venant de tous horizons ethniques et socio-économiques. Ces activités comprennent :

- ◆ Des événements sportifs : Des matchs de football entre les clubs pour la paix sont organisés de manière aléatoire sous la devise : « Jouez au football, faites la paix ». Ces activités sportives aident les jeunes membres de nos clubs à assimiler et adopter les valeurs, et à développer les compétences et attitudes qui leur permettront de servir d'exemple à leurs camarades de jeu, leurs familles et leurs communautés. Nous insistons sur l'efficacité, la compétitivité et le désir de vaincre, mais nous cultivons aussi l'esprit de franc jeu (fair play) et de travail d'équipe chez les joueurs qui partagent et mettent en pratique les valeurs universelles acquises à travers les programmes de nos clubs pour la paix. Nos jeunes gens et nos jeunes filles apprennent ainsi à rattacher ces valeurs à des attitudes et des comportements précis que l'on peut alors appliquer à la vie de tous les jours.
- ◆ « Des soirées culturelles » (une fois par mois) pendant lesquelles des documentaires qui traitent de sujets en lien avec les conflits, mais aussi

avec les initiatives de consolidation de la paix, seront projetés et soumis au débat.

- ◆ Sessions de « Paddi du Livre » : (Paddi veut dire ami en Krio) L'idée principale est de distribuer chaque mois des copies d'un chapitre d'un livre en lien avec la paix et le conflit, tel que : « Un long chemin parcouru. Les mémoires d'un enfant soldat », écrit par le Sierra-Léonais Ishmael Beah, aux enfants que l'on invite à lire le chapitre, et, une fois par mois, de se réunir pour en discuter le contenu.

Les réunions de Clubs ont lieu au moins deux fois par mois. Chaque club désigne un « comité de coordination » composé de 3-4 étudiants. Un coordinateur général, son/sa suppléant(e) ou délégué(e) et 1 ou 2 autres membres. Ils sont responsables des activités du club et de la logistique nécessaire à leur mise en œuvre. Ils coordonnent les différents événements et les programmes dirigés par le club et servent également d'interlocuteurs durant les opérations de collecte de fonds. Ce sont eux également qui sont appelés à rencontrer les autorités locales pour obtenir leur soutien (administratif, financier ou logistique) à la mise en œuvre des activités prévues.

En plus des comités de coordination, nous avons aussi nos « Comités d'Animateurs de Paix ». L'idée qui sous-tend ces comités est simple : Chaque club pour la paix élit un comité de 3 étudiants que l'on nomme animateurs de paix. Il est important qu'il y ait 3 étudiants de 3 promotions différentes de sorte que tout ce qui est débattu et décidé par les « animateurs de paix » soit rapporté dans chaque classe et ainsi dans l'école tout entière. Le rôle des animateurs de paix est de soulever les questions relatives au maintien de la paix dans leurs écoles et leurs communautés. Ils entament des discussions (aussi bien en classe que chez eux ou dans leur quartier) au sujet du concept et des techniques de résolution non-violente du conflit. Ils recensent également et invitent, après consultation des membres de leurs clubs pour la paix, des orateurs parmi des membres de collectivités totalement engagés dans la résolution pacifique des conflits (cela peut être un membre d'une organisa-

tion de la société civile, un chef religieux ou traditionnel, une personne ordinaire, un fonctionnaire du gouvernement ou tout autre interlocuteur administratif) à prendre la parole devant les étudiants de leur école. Pour de telles occasions, les « animateurs de paix » et les membres des clubs pour la paix des autres écoles sont également invités.

Un autre pilier des clubs pour la paix est le concept de « Médiateurs Scolaires ». Nos « Médiateurs Scolaires » ne sont pas élus mais désignés à l'unanimité par leurs camarades de classe. Pour la plupart, ils sont choisis en raison de leur enthousiasme, de leur engagement dans le travail des clubs pour la paix et de leur goût pour la médiation. Ce sont des garçons et des filles énergiques et enthousiastes dont les capacités à diriger sont reconnues et acceptées d'un commun accord par leurs collègues. Après leur nomination, les Médiateurs Scolaires suivent une formation spécifique et plus approfondie sur la médiation. Pour les « Médiateurs Scolaires » de Freetown, les formations ont lieu au siège de notre organisation, au 10 Pump Line, Off Wilkinson Road, Cole Farm à Freetown. Les « Médiateurs Scolaires » sont censés amener une conciliation dans les situations conflictuelles entre les étudiants. Chaque « Professeur responsable » reçoit également cette même formation spécifique sur la médiation. Ils offrent un arbitrage dans les cas de conflits entre professeurs et étudiants ou entre les parents/élèves et l'administration scolaire.

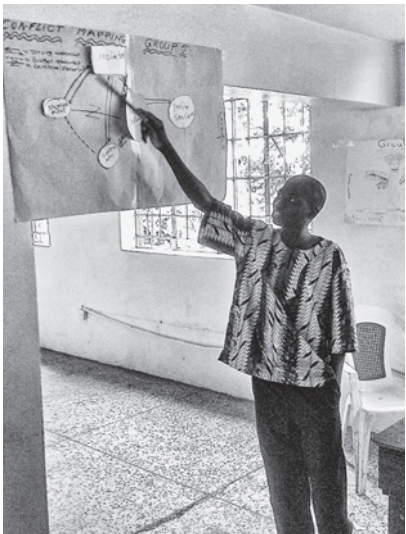
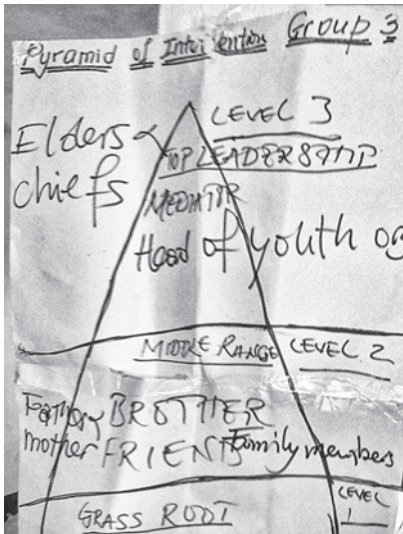
Les « médiateurs scolaires » servent aussi d'intermédiaires entre les étudiants, les professeurs et l'administration de l'école. Ils parlent au nom de leurs camarades de classe dans les réunions entre enseignants et directeurs d'école afin de sensibiliser les autorités scolaires aux préoccupations et aux propositions des étudiants pour créer et renforcer un climat de paix dans les écoles.

Nous sommes convaincus que cela aidera nos membres de clubs pour la paix à acquérir des aptitudes en résolution de problèmes et en expertise interculturelle dont ils pourront se servir pour promouvoir la non-violence, la cohésion et l'harmonie sociales.

L'objectif global de la création des « Clubs pour la Paix des Freetong Pikinino Players » est donc de motiver les jeunes et de leur donner les



moyens d'assumer la responsabilité de l'impact, tant positif que négatif, de leur comportement, leurs actes et leurs décisions, et de prendre conscience du fait essentiel que, aussi dérisoires puissent-ils paraître, ils peuvent avoir une incidence considérable sur leurs écoles, leurs foyers et leurs communautés. De plus, par le biais de nos actions, nous espérons inciter les professeurs, les administrations scolaires, les communautés et les jeunes à créer des liens entre l'apprentissage, la responsabilisation et l'action et de les considérer comme un tout, dans le but de promouvoir la paix. Cela permettra sûrement aux jeunes de se familiariser avec les complexités inhérentes à la paix et à sa consolidation. Ils seront invités à explorer les questions de paix et de conflit, et à approfondir leur réflexion concernant la façon dont ils se situent face à ces problèmes, et l'action qu'ils peuvent y opposer. Notre objectif est d'aider à construire une société qui considère la paix comme un état d'esprit, une valeur de choix, un précepte et un mode de vie.



Konkoroma : Un feuilleton radiophonique sensibilise la jeunesse de Sierra Leone à la notion de paix

Par Julia Krojer et U. Vin-Bah***

Quels sont les sujets qui intéressent les jeunes gens de Sierra Leone ? Quelle est la meilleure façon d'attirer leur attention sur le concept de paix ? Depuis la fin de la guerre civile en Sierra Leone, l'Association d'Éducation des Adultes en Sierra Leone (SLADEA), qui a son siège à Freetown et 13 succursales dans tout le pays, a ajouté la consolidation de la paix à son programme d'études. Dans ce domaine de travail, les jeunes gens constituent un groupe-cible particulier ; on considère la jeunesse comme un catalyseur du changement social. L'exemple de la guerre civile en Sierra Leone démontre que la jeunesse contribue de façon notable à établir, renforcer ou briser un système.¹

La population des jeunes de Sierra Leone a une influence considérable en ce qui concerne la consolidation et le maintien de la paix. Un bon moyen de susciter l'intérêt des jeunes est l'éducation par le divertissement. La radio est le média le plus populaire dans ce pays d'Afrique de l'Ouest ; une des raisons pour cela est le taux élevé d'analphabétisme. Afin d'atteindre le grand public, les ONG locales « SLADEA », « Freetong Players International » et « Culture Radio » ont décidé de produire un feuilleton radiophonique qui éduque ses auditeurs tout en les divertissant.

¹ Kingsley Ighobor (2013) : A seat at the table. African youth demand a say in decision making (Un siège à la table. La jeunesse Africaine demande le droit à la parole dans la prise de décision.) dans : Africa Renewal, Mai 2013, page 30.

* Professionnelle d'appui SCP/PpIM auprès de SLADEA

** Eustace U. Vin-Bah (Responsable des Relations Publiques, section de Freetown, SLADEA ; études en communication de masse)



Les ONG susnommées ont apporté leur contribution à des élections pacifiques dans le pays. La violence et les émeutes en période électorale sont des sujets sensibles, principalement dans des pays en situation d'après guerre comme la Sierra Leone. Les ONG partenaires de l'organisation Allemande « Pain pour le Monde-Service Protestant pour le Développement » se sont employées à tenter d'assurer une transition politique pacifique au moyen d'un feuillet radio qui a été diffusé avant et pendant les élections législatives du pays en 2012 : Konkoroma est le titre de cette production collective d'éducation par le divertissement, communément traduit par « confusion ».

Les élections sont terminées mais la population de Sierra Leone est toujours confrontée à différents défis. C'est pour cette raison que les ONG insistent pour maintenir le programme radio afin de s'attaquer aux problèmes en utilisant l'outil d'éducation pour la paix à l'aide d'une approche récréative. D'après Singhal and Rogers, « L'objectif global des interventions d'éducation par le divertissement est de contribuer au processus de transformation sociale dirigée, qui peut se produire au niveau



d'un individu, d'une communauté ou d'une société ». Ces interventions contribuent au changement social de deux manières différentes : « Tout d'abord, elles peuvent exercer une influence sur la conscience, les attitudes et les comportements des participants à des fins socialement souhaitables. Ici, les effets anticipés se situent parmi les membres du public à un niveau individuel. [...] Deuxièmement, elles peuvent avoir une incidence sur l'environnement extérieur de l'auditoire afin d'aider à créer les conditions nécessaires au changement social au niveau du système. Ici les effets majeurs se situent dans la sphère interpersonnelle et sociopolitique de l'environnement externe des auditeurs. »²

Dans un pays comme la Sierra Leone, d'une pauvreté extrême, avec un approvisionnement en électricité limité et un taux d'illettrisme très élevé, largement supérieur à 50 %, la radio est le média le plus reconnu

2 Singhal, Arvind/Rogers, Everett M. (2004) : The Status of Entertainment-Education (le statut du divertissement éducatif) Worldwide. dans : Singhal, Arvind [ed.] (2004) : Entertainment-education and social change (le divertissement éducatif et le changement social) : history, research, and practice. Mahwah, N.J. [u.a.] : Lawrence Erlbaum.

et le plus accessible pour que le public ait accès à l'information dans tout le pays. Freetown, la capitale du pays, abrite 35 pour cent des stations de radio et il existe quelques radios communautaires et indépendantes dans les provinces.³ D'après le rapport « Médias, Jeunesse et prévention du conflit en Sierra Leone » presque tous les foyers peuvent capter un signal radio FM et un grand nombre d'entre eux reçoivent aussi les ondes courtes et moyennes, plus communément utilisées par les stations de radio communautaires et régionales.⁴ SLADEA diffuse le feuilleton radiophonique dans Freetown ainsi que dans les provinces. Ce sont principalement les jeunes membres de l'organisation qui sont responsables de Konkoroma. Étant eux-mêmes le groupe-cible en même temps que les auteurs, les acteurs et les actrices, ils sont les mieux placés pour savoir ce qui intéresse la jeunesse Sierra Léonaise. Les trente premiers épisodes du feuilleton radio ont pris fin en Novembre 2012. Konkoroma est maintenant célèbre et fort appréciée. Par conséquent, un autre atelier créatif a eu lieu en Octobre 2013 afin de produire de nouveaux épisodes de Konkoroma. Le studio des Freetong Players International à Freetown était le lieu tout indiqué pour donner libre cours à leur ingéniosité et à leur créativité et pour exprimer à travers des mots leur vision d'un pays en paix. Charlie Haffner, le fondateur des Freetong Players International, aide les jeunes à remodeler leurs idées et leur vécu sous une forme théâtrale afin que l'auditeur puisse s'identifier à la narration.

De la musique mêlée au brouhaha des voix, c'est ce que l'on perçoit depuis le studio. Mais avant d'être capables d'enregistrer de nouveaux épisodes, les acteurs et les actrices du feuilleton radio Konkoroma ont dû travailler très dur. Au cours d'un travail de groupe, sont apparues les intrigues autour de Bruno et Thugs, l'infirmier, Tutti, l'étudiante, Lovetta, le professeur, Kabia et quelques autres personnages intéressants. Eustace, Kofi, Samuel, Rugiatu, Lamina, Gladys, Emil et Abass, membres de

3 Oatley, Nick/Thapa, Tashim (2012) : Media, Youth and Conflict Prevention in Sierra Leone, (les médias, la jeunesse et la prévention du conflit en Sierra Leone) IFP-EW, fondé par l'union Européenne. www.ifp-ew.eu, dernière visite : 06.12.2013.

4 idem.

SLADEA, ont parcouru tout le pays jusqu'à la capitale pour rendre les histoires plus pédagogiques et plus divertissantes.

Charlie Haffner, le directeur, s'est installé dans un salon ouvert attenant au studio d'enregistrement, en compagnie de 30 participants des trois partenaires de coopération, pour débattre du synopsis thématique de Konkoroma. La musique provenant du studio était typiquement de style traditionnel, les tambours, les rythmes et les paroles suscitaient une écoute plus attentive. C'était magnifique, et la plupart des participants souriaient avec enthousiasme en poursuivant l'élaboration de leurs personnages. Ils échangeaient ouvertement sur les événements du quotidien dans différentes localités. Fait intéressant, la plupart des histoires qui en découlaient étaient liées au harcèlement sexuel, aux violences domestiques, aux confiscations des terres et plusieurs autres problèmes. Pendant deux jours, les participants se sont consacrés à la mise en forme théâtrale de ces histoires avant de les enregistrer. Au cours de ces périodes, ils ont révélé les causes, les motifs et les solutions des sujets mentionnés précédemment. « Nous recueillons nos histoires dans le quotidien de nos différentes communautés et, ce faisant, nous savons que nous allons traiter de thèmes susceptibles d'intéresser la population de Sierra Leone », dit Eustace, acteur et responsable des Relations Publiques, section Freetown de SLADEA.

« Konkoroma » signifie « confusion » dans leur dialecte local, ils ont donc pensé qu'en adaptant ces sujets brûlants en Sierra Leone en fiction pour la radio, on pourrait, en particulier dans les provinces, intensifier les activités de sensibilisation, de développement et de consolidation de la paix.

L'interprétation de Konkoroma dans les communautés Sierra Léonaises utilise tous les moyens possibles pour parvenir à la paix dans tous les secteurs du pays. La paix est nécessaire au développement durable. Avec la diffusion de ce feuilleton radiophonique populaire – Konkoroma contribue au changement social des jeunes et de leurs mentalités. Les retours aident les acteurs et les actrices à comprendre comment leurs personnages ont été examinés. Prenez par exemple – Bruno et Man

Na Yai, ce sont des voyous – des personnes manipulées pour déclencher des actes de violence. Ils sont le reflet de la violence et on les trouve toujours en train de commettre des actes violents. Ces actes sont typiques de certains jeunes de Sierra Leone qui ont recours à la violence à n'importe quel prix. Leurs personnages donneront une leçon à certaines personnes sur la consolidation de la paix.

Bien sûr, pendant que certains personnages manigancent d'infâmes actions ou paroles, il y a aussi ceux qui souffrent lorsque les voyous donnent libre cours à leurs activités déloyales. Lovetta, une étudiante travailleuse et honnête, fermement attachée aux actions et aux paroles directes, est une parfaite illustration de ceux qui souffrent. Un des derniers épisodes nous montre à quel point elle est forte et intègre dans ses faits et actes. Le professeur Kabia est un séducteur notoire qui menace de détruire à jamais toute étudiante qui refuse de coucher avec lui. Lovetta fait preuve de droiture et de conscience en agissant contre son harcèlement sexuel avec l'aide d'un militant des droits humains qui signale le cas à l'administration de l'Université. Cet épisode apprend aux gens que la violence à l'égard des femmes est une entrave à la paix durable.

Dans l'ensemble, les personnages ci-dessus illustrent les impacts possibles du feuilleton radio et des tribunes de discussion. Ces leçons favorisent un changement constructif chez les jeunes.

Comme la plupart des pays, la Sierra Leone dépend de l'énergie et du travail des jeunes. Ils représentent le partenaire décisif pour joindre ses efforts à ceux du gouvernement et travailler à des jours meilleurs pour un pays à l'économie dynamique, au peuple uni et aux conditions de vie décentes. Autrement dit, la jeunesse est l'espoir du futur. Les jeunes de Sierra Leone ont besoin d'une initiative d'éducation à la paix solide qui les aide à développer leur potentiel. Sans l'ombre d'un doute, Konkorama favorise la cohabitation pacifique et le renforcement des capacités des jeunes. En les éduquant, les informant et en les divertissant, elle défend la non-violence.

Les causes de la violence sont essentiellement structurelles et culturelles. Il faut les identifier et travailler dessus afin d'encourager un chan-

gement positif. En dénonçant le harcèlement sexuel, les violences domestiques, le viol, les récentes usurpations de terres etc., nous contribuons à créer un environnement pacifique, un peuple pacifique et des façons pacifiques de résoudre un différend.

Les participants (acteurs et actrices), les organisateurs, les auteurs et le directeur pensent que Konkoroma contribuera à convertir la jeunesse, de la violence à la non-violence. « Je pense que Konkoroma façonne les perceptions des jeunes et de la population de notre pays. En tant qu'actrices et acteurs, nous ne nous contentons pas de mettre en scène les sujets brûlants de la violence, nous mettons également au jour les problèmes que l'auditoire Sierra Léonais sera alors capable de voir et de transformer par une action proactive », conclut Rugiatu, une des actrices de Konkoroma et membre de SLADEA.



Opportunité de création de paix à travers un modèle de développement communautaire et de communication intertribale

Rencontre avec l'Association des Jeunes Actifs de Nkol Mbong (AJAN)

*Par Maurizio Guerrazzi**

J'ai l'opportunité de rencontrer les membres de l'AJAN (Association des Jeunes Actifs de Nkol Mbong) un après midi de mai. Ils m'attendent dans leur quartier, à l'extrême périphérie est de Douala, assis sous une véranda. Ils ont hâte de me raconter leur histoire. Après des salutations de circonstance, ils commencent leur témoignage. C'est une histoire de réussite, celle qu'ils me racontent dans le domaine de la compétence sociale inter tribale et dans la prévention des conflits.

Année 2007, les jeunes arrivés dans le nouveau quartier de NKOL BONG commencent spontanément à se réunir : leur quartier, une zone de recasement, tente de s'établir, mais il est étouffé par toutes les difficultés du cas, comme le manque d'infrastructure et de sûreté. Le déménagement vers cette zone de plusieurs familles met en contact personnes, ethnies, habitudes et coutumes différentes, dans un pays comme le Cameroun, qui est déjà très diversifié.

Les jeunes se rendent péniblement compte de leur situation difficile : les points de repère social et culturel manquent comme aussi les points de rencontre ; il n'y a pas un endroit pour s'asseoir et discuter, les familles ne se connaissent pas, elles sont originaires des tous les coins

* Professionnel d'appui du SCP-AGEH auprès de la Commission Justice et Paix Douala, Cameroun

du pays et l'infrastructure est inexistante. La plupart du temps les différentes familles se regardent avec méfiance.

Au lieu de se perdre dans l'oisiveté et la paresse de l'argent facile à travers des moyens souvent loin de la légalité, la réponse de ce groupe de jeunes est l'engagement : ensemble ils sont capables de synergies qui arrivent à déclencher une forte collaboration entre eux et deviennent un modèle pour les habitants du nouveau quartier, même pour leurs parents.

Nettoyage du quartier : le nouveau quartier doit faire face à une situation d'hygiène publique très défaillante. Les ordures produites ne sont pas ramassées et s'entassent dans les lieux de collecte. Cela ne produit pas seulement des mauvaises odeurs, mais devient aussi une place qui attire plusieurs animaux, souvent porteurs de maladies. Les jeunes s'appliquent et commencent à s'occuper eux mêmes du ramassage d'ordure et à leur déplacement vers un endroit spécifique, permettant une nette amélioration du niveau de vie de la population.

Débroussaillage et défrichage des routes : Les voies du nouveau quartier tracées d'une façon provisoire au début, n'avaient plus été aménagées par l'administration communale. La nature commença alors à reprendre sa place et à les envahir. Rouler en voiture, en moto ou bien même marcher devient alors souvent difficile. Les jeunes s'efforcent et prennent la situation en main. Avec la seule force de leur travail, ils arrivent à garder les voies de communication libres d'herbes et de buissons. La circulation s'améliore nettement et le cadre de vie de la population progresse.

Vigilance du quartier la nuit : tout début est difficile. Le quartier se situe à la périphérie de la métropole. Les lieux de travail des habitants de Nkol Mbong sont plutôt au centre-ville. Cela signifie des longs déplacements et par conséquent le retour à la maison qui se passe pendant la nuit. Les habitants du quartier deviennent victimes des petits ban-

aits qui profitent de l'absence d'éclairage public et de la présence d'une infinité de buissons comme cachette pour agresser les travailleurs qui rentrent tard. Les jeunes de AJAN se forment alors en petites bandes organisées qui veillent et patrouillent les routes du quartier, permettant aussi aux travailleurs de rentrer sans être victimes d'agression et de vol.

Inauguration du champ de foot : L'interaction et par conséquent la communication sont la clé pour combattre tout genre de stéréotype et de malentendu. Les jeunes se rendent compte que seulement des lieux de rencontre appropriés pourront permettre aux habitants du nouveau quartier de grandir ensemble et de se connaître, voire se respecter. Ils aperçoivent alors l'opportunité de saisir une vaste zone pour en faire un champ de foot. Le sport permet des rencontres informelles ; le sport permet aux gens de se connaître ; le sport permet de se détendre du stress hebdomadaire.

Les activités de l'AJAN permettent ainsi de résoudre ainsi une multitude de problèmes de famille. La vie sociale et la communication des populations s'améliorent, poussées par l'inclusion ethnique et l'implication sociale du groupe des Jeunes Actifs de Nkol Mbong. Pour cela les parents décident alors d'épauler les jeunes actifs de l'AJAN. Le travail entamé est de qualité et bâti sur l'intégration sociale et la constitution d'un quartier en paix. Les parents de différentes ethnies se retrouvent alors en accord pour soutenir moralement et financièrement le travail de leurs jeunes et créent une association (le CERAN, Cercle de réflexion et d'action pour le développement de Nkol Mbong) qui d'un côté rémunère le travail des jeunes, et de l'autre reprend le travail des jeunes pour le continuer à un niveau plus élevé. Le nettoyage spontané des espaces public devient plaidoyer vers la communauté urbaine et vers l'entreprise de ramassage d'ordures, HYSACAM. La lutte contre la petite criminalité et la vigilance des routes le soir devient un plaidoyer vis-à-vis de la société d'exploitation de l'électricité et de la communauté urbaine afin de connecter le quartier au réseau électrique pour avoir l'éclairage public.



La communauté de Nkol Mbong, unie et engagée autour des l'AJAN et du CERAN gagne plusieurs combats qui mènent à l'établissement d'un quartier mieux aménagé.

Un succès qui se base sur l'engagement des jeunes. Un succès qui se base sur la communication et l'abattement des barrières et des stéréotypes entre communautés tribales. Succès sur le plan social, sur le plan politique, sur le plan de l'enrichissement personnel, sur le plan humain, sur le plan de la communication interculturelle et de la paix.

Le groupe a su s'agrandir et s'épanouir dans la diversité culturelle, linguistique et ethnique. Certaines jeunes avaient au préalable une expérience puisqu'ils sortaient de familles qui avaient élevé leurs enfants dans une autre région par rapport à celle de leur. Pour cela un « Béti » qui avait grandi dans la région du Sud-Ouest, ou un « Tupuri » grandi dans la région du Centre étaient déjà – per se – un exemple d'intégration pour les autres membres.

Le groupe a su intégrer au fur et à mesure des nouveaux membres, de jeunes qui arrivaient au quartier sans liens familiaux avec les autres et qui ont pu retrouver dans cette association un point de repère social et aussi un modèle de vie.

Le groupe est aujourd'hui un phare pour les plus jeunes, les aide dans les études (répétition) et les sensibilise aux activités d'engagement social.

AJAN est la vision du Cameroun de demain, où les différences ethniques et tribales pourront être un enrichissement pour la population et non plus un facteur de division et de conflit. Le jour arrivera où on sera capables de grandir ensemble. On pourra enlever les barrières qui divisent les ethnies et les tribus, et on sera capable de se sentir membre d'un groupe plus grand. Unis dans les diversités, les nouveaux Camerounais, partis de différents coins du pays, partis de Nkol Mbong, par exemple, seront capable de bâtir un grand pays stable et en paix.

Le rôle des clubs scolaires et des organisations des jeunes dans la promotion de la culture de paix

*Par Salif Mforain Mouassie**

Si l'on me posait la question de savoir quel est le meilleur héritage qu'une Nation puisse léguer à sa jeunesse, je dirai sans hésiter la paix. Je dis bien la paix et non la peur. La précision vaut bien la peine, car les deux notions ne reposent pas sur les mêmes fondements. Avec la paix, on associe une certaine joie et une volonté de vivre ensemble dans le respect et la compréhension mutuels, parce qu'on trouve en cela un idéal de bien-être commun et de prospérité de tous. Sur la peur, la paix a cet avantage qu'elle relève d'un sentiment partagé de l'intérêt de garder des relations de cordialité et de solidarité. C'est une question de valeurs et de convictions profondes qui animent des individus qui partagent un espace de vie donné, qu'il s'agisse d'un club, d'une association ou même d'un pays. Ces individus développent ces valeurs parce qu'ils en trouvent le bien fondé, et non pas parce qu'ils craignent une répression quelconque. C'est ce qu'il est convenu d'appeler culture de la paix. Par culture de la paix chez les jeunes, nous entendons une approche globale et participative qui permet à ceux-ci de développer et à intérioriser des raisonnements objectifs et pratiques sur des valeurs et attitudes qui attisent le vivre et le vouloir-vivre ensemble. Il s'agit des valeurs de tolérance, de compréhension et respect mutuels et de civisme qui selon Irène Drolet doivent être fondées sur « des principes universels tout en tirant parti des traditions et usages propres à chaque société »¹. Une stabilité ancrée dans des

¹ Irène Drolet, dans *Education à la citoyenneté en Afrique subsaharienne*, ouvrage collectif

* Coordonateur de l'association Horizon Jeune

convictions et valeurs développées par des individus qui partagent le même quotidien est durable voire pérenne. Alors que fondée sur la peur, la crainte d'une répression, la stabilité n'est autre que calme apparent qui précède l'orage, car au lieu de regarder la situation en face, de graisser les engrenages pour faciliter la cohabitation pacifique et harmonieuse de la ferraille, on force – à coups de marteau – le monde à croire que tout est rigide. Résultat, tôt ou tard en fonction du poids du rouleau, les jointures finissent par lâcher sous le poids des frottements et hop, on perd tout. Ce n'est donc pas de cette paix que nous parlons en tant qu'héritage qu'il faut léguer à sa progéniture, mais d'une paix profonde et sincère fondée sur des bases solides. Ceci explique toute l'importance d'une culture de la paix chez les jeunes en utilisant tous les canaux disponibles, y compris les clubs et les associations qui de nos jours, sont des instruments de socialisation indéniables. Ils rassemblent à l'école comme au quartier, un nombre plus ou moins important de jeunes, qui ne viennent pas nécessairement des mêmes milieux et donc, ne vivent pas les mêmes réalités. Une seule chose les rassemble : la vision du mouvement.

La présente contribution, veut répondre à trois préoccupations essentielles à savoir : quelle peut être la contribution des clubs et associations de jeunes en tant que milieu de socialisation dans la promotion de la culture de la paix ? Ces organisations remplissent-elles les conditions nécessaires pour jouer ce rôle ? Et enfin de quel type d'accompagnement peuvent-elles avoir besoin pour mieux accomplir leur mission ?

Les associations et clubs de jeunes...

Mettre à contribution les jeunes pour la promotion d'une paix durable nécessite un travail de repertoring, mais surtout d'organisation de ceux-ci. Heureusement que cette tâche est rendue évidente grâce au développement voire à l'institutionnalisation de clubs en milieu scolaire spécifiquement, et d'associations de manière générale. Avant donc d'entrer de

plein pied dans la définition du rôle de ces instruments contemporains de socialisation, il nous semble important d'harmoniser notre compréhension de ces concepts. En dehors du milieu familial, nous avons voulu regarder deux espaces que le jeune partage avec des personnes qui ne viennent pas nécessairement des mêmes horizons à savoir l'école et le reste de la société. À l'école, nous avons les clubs scolaires à travers lesquels les élèves se retrouvent autour des activités post et périscolaires qui contribuent à la formation intégrale du citoyen à côté des connaissances livresques. Il s'agit de regroupements des élèves par centres d'intérêt autour des questions d'intérêt communautaire, national ou humanitaire et placé sous l'encadrement de l'administration scolaire. On note généralement le club journal, le club santé, le club droits de l'Homme, le club environnement (etc.). Quelque soit le cas de figure, ces clubs mettent ensemble des individus qui viennent d'horizons divers et donc nécessairement ont des manières de voir différentes.

De l'autre côté de la barrière, nous avons d'autres regroupements beaucoup plus ouverts qui brisent les barrières du niveau d'éducation, d'appartenance, de sexe (...) et qui rassemblent les jeunes de tout bord social. Ce sont les organisations des jeunes à caractère ouvert. C'est vrai que ces groupes peuvent aussi être thématiques, restreints ou même tribaux. Ce qui nous intéresse ici est beaucoup plus la responsabilité des jeunes dans le fonctionnement de ces groupes que des orientations thématiques. Ceci permet d'établir une différence entre les organisations qui travaillent pour les jeunes et les mouvements qui rassemblent les jeunes.

Quoiqu'il en soit, il s'agit de démontrer comment ces regroupements de jeunes contribuent à préparer ceux-ci à un sens de vivre-ensemble solidaire.

Les clubs scolaires et les organisations de jeunes comme cadre de préparation des jeunes à la culture de la paix

Dans un pays multiculturel comme le Cameroun, les clubs et associations des jeunes, sans que ce ne soit leur objet originel, sont d'importants instruments de culture de la paix, de cohabitation pacifique, d'acceptation des différences chez les adolescents et les jeunes qui les fréquentent. Ils apprennent à vivre ensemble avec des gens qu'ils ne connaissent pas, à respecter les cultures et religions diverses qui dans un autre contexte s'affronteraient et finissent de façon tout à fait inconsciente si pas naturelle à intérioriser ces valeurs, briser les différences et embrasser l'intérêt commun. Ceci arrive le plus souvent lorsque ces regroupements sont laïcs et à caractère non tribal, même s'il faut dire que ces deux dernières catégories, du fait de la vision en quelque sorte naïve et idéaliste que les adolescents et les jeunes ont du monde, contribuent elles aussi à la construction d'un monde de paix grâce au dialogue interculturel. Cela passe par les visites organisées de courtoisie et d'amitié, des invitations mutuelles à participer aux activités des autres, l'organisation de compétitions amicales entre organisations de même caractère mais appartenant à des bords différents (associations des jeunes baleng vs associations culturelle des jeunes bamoun, club islamique vs club choral etc.)...

Ceci dit, quelle que soit l'orientation thématique choisie, le plus important est le vivre et le vouloir-faire ensemble qui préparent les jeunes gens entre autres à une cohésion idéale dans le respect des divergences, la culture du fair-play et l'amour de la transparence. L'atteinte de ces idéaux exige l'aménagement d'un espace démocratisé où tous les membres se sentent à la fois libres mais aussi dépositaires de la cohésion du groupe. Ce qui appelle à l'établissement de règles communément adoptées par l'ensemble des membres, à l'organisation de débats libres et contradictoires que doit précéder l'établissement des règles du jeu (respect de l'opinion d'autrui, solliciter la parole, justifier ses propos etc.) enfin, l'organisation d'élections régulières et transparentes. C'est vrai que ces conditions ne sont pas toujours respectées à la lettre, mais les jeunes s'exercent

à tendre vers cela, tout en restant tolérants et solidairement critiques. Il faut remarquer que la plupart des conflits qui secouent l'Afrique et le monde se basent sur deux choses : le refus des différences et le manque de fair-play. Ce qui débouche sur des crises politiques ou politisées (RCA, Syrie, Soudan du Sud etc.), crises idéologiques et/ou culturelles (différends persistants Chiïtes-Sunites dans le monde arabe), la prolifération de mouvements terroristes (secte Boko Haram au Nigéria ou le mouvement Al Qaïda...). L'on comprend alors que, encourager les jeunes gens à s'ouvrir aux autres, c'est leur apprendre à accepter les différences et donc à cultiver le fair-play qui manque aux antagonistes des crises mondiales qui s'orientent essentiellement à leurs propres intérêts économiques et au maintien ou à l'accapatement de pouvoir au lieu de créer les bases d'un meilleur vivre ensemble.

Au delà de la simple appartenance, les activités développées par ce genre particulier d'organisations facilitent le dialogue des cultures, le respect de la chose commune, la compréhension mutuelle voir le fair-play, promouvant ainsi la culture de la paix chez les jeunes. Deux exemples :

D'abord, le développement des activités de volontariat ou d'actions communautaires. Il faut dire que aussi bien les clubs scolaires que les associations extra-scolaires se créent autour des centres d'intérêt qui dépassent les intérêts des particuliers. Et justement, leurs activités tournent autour de ces centres d'intérêt et bénéficient à toute la communauté. On peut noter à titre d'illustration, la sensibilisation des jeunes contre le VIH/sida par un club santé, les campagnes contre les violences faites aux femmes par une association de jeunes pro-féministe, les campagnes de reboisement par le groupe des jeunes d'un village aride... Ainsi, comme on le sait, le respect de la chose commune est aussi un important atout dans la préservation de la paix.

Ensuite, nous pouvons souligner le développement des activités sportives et culturelles, qui banalisent les différences et les transcendent. Déjà, il faut remarquer que les activités sportives ou culturo-artistiques constituent pour les jeunes non seulement des espaces d'expression, mais aussi et surtout d'apprentissage des valeurs de tolérance et de vie commune.

Toutes ces valeurs comme nous l'avons dit sont indispensables à une société pacifique.

Toutefois, il faut noter que ces organisations (clubs scolaires et associations de jeunes) ne peuvent remplir efficacement ce rôle qu'à certaines conditions à savoir, l'accompagnement des adultes d'une part, et de l'autre l'ouverture de ces jeunes à apprendre et à collaborer dans le respect mutuel.

Accompagner les jeunes dans le processus de socialisation et de la promotion d'une culture de la paix

Si l'on s'accorde que les clubs et associations des jeunes contribuent à la promotion d'une culture de la paix, la société de manière générale gagnerait à encourager les jeunes à y prendre part. Malheureusement, ce n'est toujours pas le cas d'autant plus que les adultes les voient souvent comme des espaces de débauche, de perte de temps voire de paresse. En plus, certains qui approchent ces mouvements les utilisent comme de puissants instruments de propagande et de manipulations, utiles en temps opportun. Les responsables des établissements scolaires pour les mêmes raisons estiment que'investir dans les clubs, c'est perdre des précieuses ressources. Or, c'est une erreur. Investir dans les clubs scolaires et associations de jeunes, c'est travailler pour une cohabitation pacifique et une paix durable dans la société. Ainsi, au lieu d'incriminer l'amateurisme de ces mouvements, les adultes gagneraient à les soutenir et surtout à encourager leur volonté à participer au développement de leurs communautés et de leur pays.

Nous parlons bien d'accompagnement et non de manipulation encore moins d'assujettissement. Parce qu'au au nom de ce souci réel d'accompagner les jeunes, beaucoup de bourreaux aux visages d'anges ont trouvé un nouveau terrain fertile de règlement de comptes et d'auto-promotion. Au lieu de promouvoir la participation des jeunes comme acteurs majeurs de développement, on les divise et prépare par la même occa-

sion une génération prête aux conflits violents. A titre d'illustration, c'est lorsqu'une élite veut devenir président des ressortissants du village en ville, représentant du chef ou encore président du comité de développement qu'il pense à l'association des jeunes ressortissants de ce village tout en exigeant que le chef soit au courant de son appui. Malheur à vous si vous vous adressez à son adversaire ou si vous recevez quelque chose de celui-ci. Il en est de même de ceux qui appuient les compétitions sportives en période de campagne électorale et vous interdisent d'inviter leur rival à la finale, question de rester seul maître des lieux. Sinon, pourquoi les élites n'acceptent de soutenir chez les jeunes que les actions de grande visibilité, à condition d'être les seuls promoteurs visibles ? Pourquoi les dons ne sont remis aux jeunes que sous les feux des projecteurs ? Certainement pas pour encourager les bonnes pratiques. Ce que les adultes oublient, c'est que ces jeunes ont leurs convictions propres. Du coup la jeunesse est divisée, le développement sapé et la paix durable compromise. Il ne s'agit là que de quelques exemples parmi tant d'autres. Les clubs scolaires que l'on appuie que lorsqu'on ne peut plus justifier les fonds détournés, les associations de jeunes qui ne sont recensées et invitées que lorsqu'on veut mobiliser les ressources pour son profit personnel... Dès lors, les jeunes à la recherche de repères se perdent ou se replient dans de petits groupes fanatisés. Ce qui peut déboucher sur des violentes formes d'expression (manifestations violentes, alcool, drogues...) en cas de désaccord. L'accompagnement des jeunes pour être efficace exige le respect de l'opinion de ceux-ci. Il ne s'agit pas de leur dicter ce qu'ils doivent faire, mais plutôt d'appuyer leurs initiatives généralement novatrices. Les jeunes ne peuvent se développer et créer, que s'ils bénéficient d'une liberté d'esprit, donc de pensée qui favorise leur expression. Alors que confinés et instrumentalisés, ils finissent tôt ou tard par exploser. L'accompagnement des jeunes peut se faire de deux façons. Par des conseils et des orientations, puis par le renforcement des capacités. Dans un climat de respect et de confiance mutuels, les adultes doivent apporter des conseils pratiques à travers un partage d'expérience qui puisse aider les plus jeunes à trouver leur propre chemin. Ce partage



d'expérience peut permettre de capitaliser les acquis et d'éviter les erreurs du passé. L'autre impact de cet accompagnement sera aussi de renforcer la confiance de ces jeunes militants associatifs, de rassurer les parents et d'encourager les indécis à se socialiser. En dehors des idées et conseils, l'accompagnement des adultes peut se faire en tant que formation des jeunes sur des sujets qui renforcent l'homme-citoyen. Des thématiques transversales telles que le leadership, les techniques de communication, les life skills, la citoyenneté et le bénévolat (...), bref tous les thèmes qui peuvent contribuer à la construction d'un citoyen intègre peuvent être abordés.

Naturellement cet accompagnement demande aux jeunes un petit effort en termes d'ouverture, de collaboration et de respect mutuel.

Conclusion :

Comme on peut le voir, les différences constituent un problème lorsqu'on est replié sur soi et une grande richesse lorsqu'on s'ouvre au monde. Elles nous enrichissent et nous complètent. Sauf que cette perception n'est

pas aussi aisée lorsqu'on n'a pas été préparé dès le bas âge. Sans que cela se dise clairement, les clubs scolaires et les associations des jeunes préparent et habituent les jeunes gens à cette idée de cohabitation pacifique mais aussi de sauvegarde de l'intérêt commun au détriment des différences. Ainsi, en habituant les jeunes à vivre ensemble autour des intérêts communs, on facilite l'acceptation des différences comme richesse, l'intériorisation du fair-play comme valeur de vie et la promotion de la culture de la paix. Malheureusement, les jeunes gens manquent de plus en plus de repères dans leur communauté. Au lieu de trouver des réponses à leurs préoccupations, ils se sentent manipulés et utilisés. En plus de clubs scolaires et associations, des plates-formes de dialogues et d'expression des jeunes devraient se développer au-delà des frontières nationales pour les mêmes raisons que précédemment évoquées.

Références :

Charte africaine de la jeunesse, 2 juillet 2006 à Banjul, UA

Qu'est ce que la démocratie, Département d'Etat, USA, Oct 1991

Guide d'engagement jeunesse, FJFNB, Moncton, 2009

Guide francophone de l'éducation à la citoyenneté et de la promotion de la culture de la paix, CONFEJES (Conférence des ministres de la jeunesse et des sports de la francophonie), Dakar 2007

Irène Drolet in Guide francophone.



« Le désert ou le maquis » – un film sur les jeunes camerounais qui intéresse la jeunesse allemande

*Par Agnes Sander**

Je me nomme Agnes Sander. Entre juin 2010 et mai 2013 j'ai travaillé dans le cadre du programme Service Civil pour la Paix (SCP) comme professionnelle d'appui au Cameroun. Mon travail consistait à oeuvrer à côté de la jeunesse protestante qui se rassemble au sein du Conseil des Eglises Protestantes du Cameroun (CEPCA) pour une paix durable au Cameroun. Un objectif écrasant de grandeur !

Une des bases essentielles du programme SCP au Cameroun ont été les émeutes de la faim qui ont eu lieu en février 2008. Pour différentes raisons sociales, politiques et économiques les jeunes ont occupé les rues des grandes villes au Cameroun et ils ont revendiqué leurs droits comme êtres humains d'une manière souvent violente. Ces émeutes n'ont pas eu l'effet espéré par les jeunes. Le manque d'emploi, le manque de perspectives et d'espoir est resté le même. Plus de 50 % de la population camerounaise est âgée de moins de 18 ans. Une société jeune qui ne donne pas de voix et pas d'espace aux jeunes!

Mon travail a été alors focalisé sur ces jeunes afin de développer avec eux une culture de la paix qui va leur permettre de lutter pour leurs droits sans violence et de travailler sur leurs conflits d'une manière constructive et durable.

* Responsable de l'éducation à la paix dans le programme « Zivil statt militärisch » (civil au lieu de militaire) Aktionsgemeinschaft Dienst für den Frieden e.V. (AGDF)

Depuis juillet 2013 je continue mon travail autour des questions de la paix et des conflits en Allemagne. L'organisation Comité d'Action Service pour la Paix (AGDF) me contactait après mon retour en Allemagne car ils étaient à la recherche d'une personne qui a travaillé dans le cadre du programme SCP et qui pourrait intégrer ses expériences dans une éducation à la paix en Allemagne. En collaboration avec deux Eglises régionales et le Cercle pour la Paix à Halle (Friedenskreis Halle e.V.) ils ont monté le projet « Civil au lieu de militaire » (en allemand « Zivil statt militärisch »). L'idée était qu'une personne qui a travaillé sur des questions de la paix avec des méthodes civiles à l'étranger raconte et montre son expérience en Allemagne afin d'informer la société allemande sur ces possibilités de cheminer avec le conflit sans moyens violents ou militaires.

Ce travail que je fais se focalise beaucoup sur les expériences que j'ai faites au Cameroun.

Déjà au Cameroun, je connaissais et je travaillais avec le film « Le désert ou le maquis » qui a été tourné par le metteur en scène BJ Perlmutter avec une équipe de jeunes sous la direction de Flaubert Djateng et Christiane Kayser en 2009 à Bafoussam, une grande ville à l'ouest du Cameroun. Le film montre l'histoire de deux jeunes, Claire et Samba, qui ont de grands rêves pour leurs vies et aussi pour leur pays mais qui souffrent d'un système marqué par la corruption et l'exclusion des jeunes du pouvoir. Au Cameroun, nous avons utilisé ce film afin de faciliter des discussions avec des jeunes qui portent sur leurs propres vies, sur leurs rêves et aussi sur le choix qu'ils ont à faire : utiliser la violence comme moyen pour arriver à l'objectif ou se décider pour la voie non-violente, rester ou partir.

Dans le projet dans lequel je travaille maintenant en Allemagne je continue de travailler avec le film « Le désert ou le maquis », mais le focus est – bien-sûr – tout différent. Jusqu'à maintenant j'ai montré le film dans des écoles à des groupes de jeunes Allemand(e)s âgés entre 14 et 17 ans. Je vais vous décrire le déroulement de ce travail :

L'objectif principal de ce travail avec le film est d'informer les gens en Allemagne sur la situation des jeunes au Cameroun. En plus j'essaie dans la discussion de créer une compréhension et une autre perspective pour la décision de beaucoup d'Africain(e)s de quitter leur pays, de risquer leur vie pour l'espoir d'une meilleure vie en Europe.

Après une petite introduction et présentation de chacun et chacune, nous faisons un jeu pour lequel chacun/e se met debout. Les participant(e)s marchent dans la salle et ils/elles se saluent d'abord de la manière allemande. Il suit des salutations du Japon, du Népal, etc. jusqu'à ce que nous arrivions à la salutation au Cameroun (serrer la main et claquer à la fin les doigts). Le voyage au Cameroun commence ! Après ce petit jeu les jeunes s'assoient et je leur donne d'abord quelques informations sur le Cameroun, la situation des jeunes au Cameroun et les raisons pour ainsi que le déroulement des émeutes de la faim de 2008. Après nous regardons ensemble la plus grande partie du film « Le désert ou le maquis ».

J'arrête le film avant qu'il ne devienne clair comment Samba et Claire vont se décider dans leur vie : est-ce que Samba va quitter le Cameroun et essayer d'entreprendre le long chemin vers l'Europe ? Est-ce que Claire va rester dans son pays pour essayer d'éteindre le feu sur place et de préserver les traditions camerounaises ?

C'est exactement cette question que je pose après ce film : Que pensez-vous ? Quelle décision vont -ils prendre ? Rester au Cameroun ? Quitter le pays ?

Cette question nous donne l'ouverture à la discussion générale sur le film. Les réactions des jeunes qui ont regardé le film étaient jusqu'à maintenant très positives. Il y a des jeunes Allemand(e)s qui voient pour la première fois des images quotidiennes d'un pays africain et ces jeunes Allemand(e)s ne se sentent pas trop loin des Camerounais(es). Quand je leur demande ce qu'ils voudraient faire dans la situation de Samba la plupart d'entre eux disent bien comprendre sa décision de quitter son pays et qu'ils/elles feraient sans doute le même choix.

Avec « Le désert ou le maquis » je montre aux jeunes Allemand(e)s que les jeunes au Cameroun sont d'abord des jeunes qui ont souvent les mêmes besoins qu'eux mêmes : se distraire, découvrir le monde, participer à la vie sociale, être pris au sérieux, suivre ses visions et ses rêves...

Ce film est pour moi un outil très précieux qui me permet de thématiser les défis de la jeunesse camerounaise facilement. Jusqu'à maintenant les participant(e)s de mes ateliers ont apprécié le film qui ne leur montre pas les stéréotypes sur l'Afrique diffusés par les médias mais un pays africain qui est bien sûr différent de l'Allemagne mais avec des personnes qui prennent des décisions compréhensibles et qui souffrent de problèmes insupportables. Pendant un atelier, j'ai eu une jeune qui me disait qu'elle ne comprend pas pourquoi tant d'étrangers essaient de venir en Europe. Pourquoi ont-ils cette image parfaite de l'Europe et de la vie en Europe, demandait-elle. Dans le même groupe, il y avait des jeunes qui comprenaient bien le désespoir des jeunes qui quittent leur pays et leur famille qu'ils/elles aiment pour aller dans l'incertitude : « Personne ne veut quitter chez lui où se trouvent sa famille et ses ami(e)s, mais imagine une situation tellement désespérée que tu ne vois aucune autre solution. »

Les discussions après le film sont très intéressantes et constructives. Je continue d'expérimenter avec le film. Si un jour quelqu'un me donne plus que 90 minutes avec un groupe des jeunes je vais développer avec eux des jeux des rôles dans lesquels ils se mettent à la place de Samba et Claire.

Quel beau défi avec ce beau film ! Je remercie Flaubert et Christiane et tout ceux qui y ont participé !



Partenaires SCP/ PpIM-EED /CPS-BfdW-EED partners

• En RDCongo/ in the DR Congo:

CCEF (Centre Congolais de l'Enfant et de la Famille)
Kinshasa-Gombe, RD Congo
masiala@yahoo.fr

CEFORMAD (Centre de Formation en Management et Développement Organisationnel)
Gombe – Kinshasa, RD Congo
ceformad@ic.cd / www.ceformad.org

CRAFOD (Centre Régional d'Appui et de Formation pour le Développement)
Kimpese / Bas-Congo, RD Congo
crafod@crafod.org / www.crafod.org

RIO (Réseau d'Innovation Organisationnelle)
riobukavu@yahoo.fr, riobukavu@hotmail.com / www.riobukavu.org

SADRI (Service d'Appui au Développement Régional Intégré)
Lubumbashi, RD Congo
eccsadri@yahoo.fr

ULPGL, Université Libre des Pays des Grands Lacs, Goma, RDC
http://www.ulpgl.net

• Au Cameroun / in Cameroon:

ACADIR Abbé Etienne Etoundi / S/C B.P. 1 405 Yaoundé

AJP CEDES Soulemane Njoya / B.P. 260 Foumban / ajpcedes@yahoo.fr

C.P.F. de Mbouo Daniel Ngwanou / B.P. 755 Bafoussam / cprfnbouo@yahoo.fr

CDJP Bafoussam Père Jean Claude Mbassi / B.P. 1007 Bafoussam / cdjpbaf@yahoo.fr

CDJP Douala Père William Tchemtchoua / Maître Marie-Louise Mbida / B.P. 179 Douala / cjpdouala@gmail.com

CDJP Garoua Maître Dona Moula / Garoua / nadolamou@yahoo.fr

CDJP Maroua Père Luc Takaye / B.P. 49 Maroua / cdjpmaroua@yahoo.fr

CDJP Yaoundé Solange Bessom / B.P. 1 836 Yaoundé / justicepaixde@yahoo.fr / www.archidiocese deyde.org

CEPCA Rév. Philippe Nguete / B.P. 1 405 Yaoundé / cepca_dctcj@yahoo.fr / www.cepca-protestant.org

CIPCPE Pasteur Jean Blaise Kenmogne / B.P. 1 256 Bafoussam / cipcre.dg@cipcre.org / www.cipcre.org

D.M.J. Caroline Yankep / B.P. 31 564 Yaoundé / wdypcm@yahoo.fr / www.worldyoungpeoplecm.org

DUFCEC Henriette Mbatou / B.P. 12 105 Douala / eedufc@yahoo.fr / mbatchouhenriette@yahoo.fr

CDJP Bamenda Laura Anyola Ngwa / B.P. 82 Bamenda / jpcbda_2002@yahoo.co.uk / www.justiceandpeacebamenda.org

LUKMEF Cameroon P.C.C. / Christian Tanyi / B.P. 1 348 Limbe / info@lukmefcameroon.org / christian@lukmefcameroon.org / www.lukmefcameroon.org

P.C.C. Kumba / Rev. Francis Ituka Mekumba / B.P. 49 Kumba / natyouthsec@yahoo.com

SAARE TABITHA Cathérine Kolyang / B.P. 974 Maroua / direction@saaretabitha.maroua.org

SNJP Prof. Siméon Ombiono, Justin Mabouth / B.P. 1 963 Yaoundé / justinmabouth@yahoo.fr / simeonombiono@yahoo.fr

U.P.A.C. Rev. Emmanuel Anyambot / B.P. 4011 Yaoundé / rectorat@upac-edu.org / sg@upac-edu.org / www.upac-edu.org

Zenu Network Flaubert Djabateng / B.P. 378 Bafoussam / zenu.network@gmail.com / www.zenu.org

• Dans la Mano River Region / in the Mano River Region:

Sierra Leone

Sierra Leone Adult Education Association (SLADEA)
sladeasec@hotmail.com / www.globalhand.org / data/sierra-leone-adult-education-association-sladea

Sierra Leone Opportunities Industrialization Centre (SLOIC)
sloicnationaloffice@yahoo.com

Council of Churches in Sierra Leone (CCSL)
councilofchurchesinle@yahoo.com / http://www.oikoumene.org/en/member-churches/regions/africa/sierra-leone/ccsl.html

Young Women's Christian Association – Sierra Leone (YWCA)
ywcasalone@yahoo.com

Young Men's Christian Association – Sierra Leone (YMCA)

Mankind's Activities for Development Accreditation Movement (MADAM)
madam@madam-sl.org / www.madam-sl.org

Conservation Society of Sierra Leone (CSSL)
cssl_03@yahoo.com / www.conservationssl.org.uk

Sierra Leone Network on the Right to Food (Silnorf)
silnorf@silnorf.org / www.silnorf.org

Freetong Players International
freetongplayersinternational@gmail.com / www.freetongplayersinternational.org

Culture Radio (FM 104.5)
shltafrika@aol.com / www.cultureradio.org

Liberia

Christian Health Association of Liberia (CHAL)
chal_secretariat@yahoo.com / http://www.oikoumene.org/de/mitgliedskirchen/regions/africa/liberia/lcc.html

Liberia Council of Churches (LCC)
liberiacouncilchurches@yahoo.com / http://www.oikoumene.org/en/member-churches/regions/africa/liberia/lcc.html

New African Research & Development Agency (NARDA)
narda_liberia@usa.com / www.nardanet.org

National Adult Education Association of Liberia (NAEAL)
naealiteracy@yahoo.com

Liberia Opportunities Industrialisation Centre (LOIC)
liberiao@yahoo.com

Lutheran Development Service (LDS) Liberia
ldsliberia@yahoo.com

Centre for Justice and Peace Studies (CJPS) Liberia
cjpstudies@yahoo.com, jhowardsam2@yahoo.com / www.cjpsliberia.org



La Semaine de la Paix transfrontalière entre le Rwanda et la RD Congo • Théâtre Forum contre la violence • Théâtre, musique et danse pour la paix et la réconciliation • Le théâtre comme instrument d'expression et outil de paix • Les Clubs pour la Paix des

Nelson Mandela, l'icône de la révolte constructive. Quel itinéraire pour les jeunes ?

- Les jeunes en tant que partenaires du développement
- L'Afrique et le futur : Une entrevue avec Achille Mbembe
- La jeunesse africaine : entre désespoir destructeur et créativité solidaire



Freetong Pikinino Players • Konkoroma : Un feuilleton radiophonique sensibilise la jeunesse de Sierra Leone • Un modèle de développement communautaire et de communication intertribale • Le rôle des clubs scolaires et des organisations des jeunes

- « Le désert ou le maquis » – un film sur les jeunes camerounais qui intéresse la jeunesse allemande

Brot
für die Welt

zfd